
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00112214 2



ACTE III, SCÈNE XII.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL,

DRAME EN QUATRE ACTES, PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

Par M. J. Bouchardy,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAIETÉ, LE 2 OCTOBRE 1838.

PROLOGUE.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LORD RICHMOND, ancien ministre de Charles Ier.	M. VICTOR.	WILLIAM SMITH.	M. DELAISTRE.
JOHN, chasseur.	M. FRANCISQUE AÎNÉ.	CLARY	Mme GAUTHIER.
YORICK, muletier.	M. DESHAYES.	SARA.	Mme MÉLANIE.

La scène se passe dans un bois, près de la frontière d'Écosse, en 1649.

Le théâtre représente un bois. Un ravin à droite, une colline au fond. — A droite la maison de John le chasseur.

SCENE PREMIERE.

YORICK, SARA, *puis* CLARY, *puis* JOHN.

Au lever du rideau, Yorick et Sara descendent la colline et se dirigent vers la maison de John.

YORICK, *marchant droit à la porte, et frappant deux coups. A Sara en lui tendant la main.*

Du courage, mon enfant.

SARA.

Oh! j'ai bien peur, mon père! qu'allons-nous apprendre?

YORICK.

Rien de plus affreux que notre incertitude, que mes soupçons, Sara, que toutes mes craintes. D'ailleurs John, à qui je vais me confier, est un ami sage, fidèle... Mais il ne vient pas.

SARA.

Ne vous souvient-il pas, mon père, que John nous a recommandé de frapper toujours à cette fenêtre, et non à cette porte?

YORICK.

En effet!... J'ai la tête si troublée... (*Il frappe à la fenêtre et prête l'oreille.*) On vient!

La porte s'ouvre, Clary paraît.

CLARY.

Yorick! Sara! sitôt!...

Elle leur tend la main.

YORICK.

Oui, ma belle Clary; Yorick, arrivé de Galloway seulement cette nuit.

CLARY.

Et déjà près de nous! Que vous êtes bons tous deux!...Mais je m'étonne que Sara soit venue sans son mari, sans son mari, que je n'ai pas encore vu, moi, et que je voudrais connaître, car c'est un nouveau venu dans la famille.

YORICK.

Depuis deux mois que j'ai marié ma fille, j'ai eu tant de voyages à faire à la ville!

CLARY.

Mais Sara pouvait venir avec son mari, car maintenant elle a un guide en votre absence.

YORICK, *embarrassé.*

C'est que il y a deux lieues du village à la maison de John. Enfin, pour ne plus mériter de reproches, aujourd'hui nous sommes venus sitôt mon arrivée.

CLARY.

Et je vous en remercie. Quant à l'époux de Sara, je le connaîtrai plus tard. John se repentira d'être sorti dès le point du jour.

YORICK, *avec inquiétude.*

Il est absent?

CLARY.

Il est seulement allé chasser et ne tardera pas à revenir... (*L'apercevant au fond.*) Mais le voici.

John, vêtu comme un chasseur écossais, fusil sous le bras, paraît au fond; il reconnaît Yorick et descend rapidement vers lui.

JOHN.

Yorick, je te croyais encore sur la route de Galloway.

YORICK.

J'en suis arrivé cette nuit.

JOHN.

Contre l'habitude de tous les muletiers, tu ne te fais jamais attendre, toi. (*Allant à Sara.*) Et ma bonne Sara, toujours heureuse?

YORICK, *à part, et avec chagrin.*

Heureuse!... (*Remarquant que Clary va sortir.*) Vous nous quittez, Clary?

CLARY.

Je vais vous chercher un pot de bière; vous avez fait longue route.

JOHN.

Merveilleusement pensé!

Clary rentre dans la maison.

YORICK, *la suivant des yeux.*

Ah! que tu peux te vanter d'avoir une bonne femme!

JOHN, *avec amour.*

C'est mon trésor.

YORICK.

Et que tu sais bien la rendre heureuse!

JOHN.

Je serais bien embarrassé s'il fallait faire autrement.

YORICK, *la regardant rentrer en scène.*

Et puis elle est si belle!

JOHN, *bas.*

N'est-ce pas qu'elle est bien belle?

CLARY, *remarquant qu'on l'observe.*

Qu'avez-vous donc à me regarder ainsi?

YORICK.

Je regarde si... je... (*Il parle bas à John. Haut.*) Il est bien naturel que je m'inquiète de cet enfant-là, puisque j'en dois être le parrain.

JOHN.

Oh! oui, Yorick, toi, mon bon, mon seul ami; asseyons-nous.

Ils s'asseyent et se versent à boire.

YORICK.

Oh! oui, je serai son parrain, et pendant les six mois qui vont courir, car dans six mois, John, tu seras père.

JOHN.

Je l'espère bien.

YORICK.

Pendant ces six mois-là, je veux chaque semaine épargner un schelling, afin de pouvoir lui faire un beau baptême, à mon filleul; peut-être bien que ça lui portera bonheur; et après ça, qu'en ferons-nous de cet enfant-là?

John et Clary se regardent avec inquiétude.

JOHN.

Hélas! Yorick, la destinée d'un enfant est écrite là-haut; ce qu'il y a de certain, c'est que nous commencerons par bien l'aimer tous.

YORICK.

Oui, oui: il faudra lui donner de l'éducation, lui faire apprendre à lire, par exemple, car il y a des circonstances...

JOHN.

Tu en conviens donc aujourd'hui, toi qui n'as jamais voulu l'apprendre, ni le faire enseigner à ta fille?

YORICK.

Je m'en repens aujourd'hui; mais, après tout, à quoi t'a jusqu'à ce jour servi cette science à toi, qui as passé cinq années entières à Londres, qui t'y es instruit, qui t'y étais fait une position, et qui as bientôt tout abandonné pour revenir vivre ici du produit de ta chasse, au fond de l'Écosse, comme le plus ignorant de ses paysans?

JOHN.

J'avais le mal du pays quand j'étais là-bas.

YORICK.

Pourtant tu as bien fait d'aller à Londres; c'est là que tu as épousé ta bonne Clary. Tu as bien fait de revenir ici, car tout est si triste et si changé maintenant dans les grandes villes! Vois tu, John, il y aura bientôt un an qu'on a fait tomber la tête de l'infortuné Charles Ier; eh bien, le bruit de la hache résonne encore à bien des oreilles... dans les villes on ne rencontre que des visages sombres, inquiets...

CLARY, *avec intérêt.*

Et que dit-on de neuf? vous devez savoir bien des nouvelles?

YORICK.

Comme tous les muletiers quand ils sont de retour.

CLARY.

Qu'avez-vous appris?

YORICK.

D'abord à maudire tous les nobles.

JOHN, *avec précipitation.*

Et pourquoi donc?

YORICK.

L'évêque de Juxon, le confesseur du malheureux Charles Stuart, vient de faire des révélations.

JOHN.

Lesquelles?

YORICK.

Lorsqu'il montait sur l'échafaud, à la gauche du roi, le roi lui a dit : « Mon père, ce sont les nobles qui m'ont conduit jusqu'au pied de l'échafaud; car deux d'entre eux, auxquels j'avais secrètement confié une cassette contenant cent mille guinées, pour me faire un passage et m'acheter des défenseurs en Écosse, m'ont traîtreusement livré à Hamptoncourt, afin de rester possesseurs de mon or. »

JOHN.

Si cela est vrai, cela est infâme! Et l'évêque a-t-il demandé au roi les noms de ces deux nobles?

YORICK.

« Je ne les nommerai pas, a répondu le roi Charles, j'aurai bientôt besoin de la clémence d'un Dieu qui nous jugera tous. » Puis il s'agenouilla pour prier, et le prêtre n'en put savoir davantage. Mais si Dieu veut que ces deux nobles soient encore en Angleterre, ils ne jouiront pas long-temps de l'or qu'ils ont si lâchement volé.

JOHN.

Et comment cela?

YORICK.

J'ai appris aussi qu'une tentative d'assassinat vient d'avoir lieu contre le général Cromwell, que l'on en accuse quelques restes de familles nobles échappées à la proscription. Le parlement vient de diriger des espions dans toute l'étendue de la Grande-Bretagne, afin de découvrir la trace de tout noble qui s'y cache.

JOHN, *avec inquiétude.*

Et sans doute de les emmener à Londres, où l'on instruira leur procès?

YORICK.

Ainsi que celui de tous ceux qui leur prêteront ou leur auront prêté secours.

CLARY, *épouvantée.*

Grand Dieu!

JOHN, *courant à elle.*

Du calme!

YORICK.

Qu'avez-vous donc, Clary?

CLARY.

Cela est bien injuste; les nobles seuls sont les coupables... mais ceux qui les secourent?...

YORICK.

Le sont aussi; mais les nobles qui combattaient pour le roi et qui l'ont trahi, vendu, oh! point de pitié pour eux! et celui qui cache un serpent mérite bien d'être un peu mordu, n'est-ce pas, John? Mais, au fait, de quoi vais-je donc m'occuper? ce n'est pas cela qui m'amène... (*Bas en s'approchant de lui.*) Dis donc, je voudrais bien être seul avec toi.

JOHN.

Seul!

YORICK.

Oui, je voudrais te faire une confidence.

JOHN, *bas.*

J'aurais peut-être besoin de t'en faire une. (*Il lui fait un signe d'intelligence. A Clary, après s'être approché d'elle.*) Tu parais souffrir, Clary?

CLARY, *bas.*

Je tremble pour nous.

JOHN, *bas.*

Sois confiante, enfant. (*Haut.*) L'air est froid ce matin, Clary, rentre au logis et fais bon feu dans l'âtre, Sara va t'accompagner.

John et Clary restent et causent bas.

YORICK, *bas à Sara.*

Laisse-moi seul avec John, je t'appellerai bientôt pour partir.

SARA.

Je ne tarderai pas à venir, mon père.

JOHN, *bas à Clary.*

Cache ton trouble à Sara.

YORICK, *bas à Sara en l'embrassant.*

Ne dis rien encore à Clary.

Clary et Sara rentrent chez John.

SCÈNE II.

JOHN, YORICK.

JOHN.

Eh bien, mon vieil ami, nous sommes seuls?

YORICK.

John... j'ai un chagrin.

JOHN.

Sara n'est pas heureuse depuis que tu l'as mariée à ce William.

YORICK.

Tu l'avais bien prévu, John.

JOHN.

Ou plutôt pressenti; car je ne le connaissais alors que par ce que tu m'en disais.

YORICK.

Et depuis son mariage, tu n'as rien découvert, rien appris sur lui?

JOHN.

Rien.

YORICK.

Pourtant c'est depuis lors que tu as surtout paru mécontent.

JOHN.

Parce que le jour de son mariage je l'ai bien vu, bien examiné pour la première et dernière fois, car je ne l'ai jamais rencontré depuis; oui, ce jour-là j'étais dans un coin obscur de la chapelle d'où je pouvais le voir tout à mon aise... je l'ai regardé bien long-temps... eh bien, Yorick,

j'ai trouvé son regard faux, son visage d'une beauté qui allait mal avec ses habits... enfin ce n'était pas là la tête de nos francs Écossais; et comme je n'aime pas ces visages qui ne ressemblent pas aux autres, j'ai secrètement tremblé pour Sara... Mais toi, Yorick, que crains-tu? que sais-tu?

YORICK.

Rien de positif... encore, mais j'ai d'affreux pressentimens! Oh! que n'ai-je réfléchi plus longtemps! mais Sara l'aimait tant!... puis William redoutait ces actes du parlement qui appelaient au service les jeunes hommes non mariés. Enfin j'ai peut-être par trop de précipitation permis le malheur de ma fille... Écoute-moi donc, John, et tâche de m'éclairer. Depuis près d'un mois, je voyais dans le jeune ménage un fond de tristesse que Sara me dissimulait mal, quand je fus obligé de partir pour Galloway: je me mis en route le chagrin dans l'ame; bien des craintes et des soupçons me passèrent dans la tête pendant mon voyage; l'inquiétude me ramena plutôt qu'on ne devait m'attendre; et cette nuit en arrivant chez moi, croyant tout le monde bien endormi, je trouvai Sara seule et dans les larmes: depuis plusieurs jours, plusieurs nuits, William l'abandonnait ainsi; et au milieu de tout cela, John...

JOHN.

La misère, n'est-ce pas?

YORICK.

Non, pis que cela... l'opulence. William a de l'or... où le prend-il? il ne travaille point.

JOHN.

Mais sa famille?

YORICK.

Il dit n'en plus avoir.

JOHN.

Ses amis?

YORICK.

Il n'en nomme aucun... Pourtant Sara, désespérée, m'a confié que chaque fois que je faisais mon voyage habituel à Galloway, je rapportais sans le savoir une lettre que quelqu'un glissait adroitement dans la selle d'un de mes mulets, que la lecture de ces lettres, qu'elle remettait secrètement à William, l'absorbait tout entier, et qu'il en attendait une à mon retour... Je courus aussitôt visiter moi-même, et je trouvai celle-ci, que l'on avait bien cachée, cette lettre, qui contient sans doute l'énigme de cet homme; et comme ni moi ni Sara ne savons lire, je lui ai dit: Fille, prends ta mante et suis-moi; dépêchons.

JOHN.

Puis vous êtes accourus vers moi.

YORICK.

Je t'ai fait ma confidence, ami, et tu sais maintenant quel service j'attends de toi.

JOHN.

Donne-moi cette lettre, je vais la lire.

Il prend la lettre et hésite.

YORICK, *reprenant la lettre.*

Je comprends ton hésitation... Donne, je serai moi-même coupable d'en avoir brisé le cachet... il s'agit du repos de mon enfant, et de la part d'un père cela justifie tout.

Il donne la lettre décachetée à John.

JOHN, *ouvrant la lettre et entendant marcher.*

Mais qui vient?

SCENE III.

LES MÊMES, SARA.

YORICK, *allant au-devant de sa fille, qui sort de chez John.*

C'est Sara.

SARA, *avec anxiété.*

Eh bien, mon père!

YORICK, *à Sara.*

John lit la lettre et va vous en dire le contenu.

Il monte la scène avec elle.

JOHN, *après avoir parcouru les premières lignes*

Grand Dieu! (*Il parcourt.*) Que vois-je? quoi!... Non, jamais je ne pourrai leur dire... Pauvre Sara!... pauvre Yorick! (*Prenant un papier joint à la lettre.*) Et quel est ce papier? un sauf-conduit signé de Cromwell... et demain il partait... Oh! l'infâme!... l'infâme!

Yorick et Sara se sont rapprochés de John.

YORICK.

Eh bien! mon ami?

JOHN, *à part.*

Que dire? (*Haut.*) Cette lettre est comme William, obscure et presque incompréhensible; elle n'est pas même signée.

SARA.

Ne lui parle-t-on pas d'un procès?

JOHN.

Oui, précisément, mais sans en désigner la cause.

YORICK.

Et que lui dit-on enfin? car il y a de l'écriture...

JOHN.

On lui dit seulement que rien n'est encore décidé, que les débats révolutionnaires retardent toujours les affaires particulières; voilà tout.

SARA.

Vous voyez bien, mon père, qu'il n'y a d'affligeant que son manque de confiance en nous; oh! que je suis heureuse!

YORICK.

Mais pourquoi cette lettre sans signature? cette correspondance mystérieuse, clandestine?

JOHN

C'est ce que nous tâcherons de découvrir plus tard; et pour cela il faut que William ne soupçonne pas nos inquiétudes... Retournez vers lui; qu'il ne voie en vous ni crainte ni méfiance, et surtout qu'il ne trouve pas cette lettre ouverte.

YORICK, *s'apprêtant à la déchirer.*

Par prudence je vais l'anéantir.

JOHN, *précipitamment.*

Non, Yorick, non; elle pourra peut-être nous servir à éclaircir de nouveaux doutes.

YORICK, *la mettant dans son pourpoint.*

Sois tranquille, elle sera bien cachée.

JOHN.

Et demain, à la pointe du jour, je serai chez toi... nous causerons encore... Allez... et surtout de la prudence. (*A Sara.*) Tu m'entends bien, Sara?

Sara fait un geste approbatif.

YORICK.

Adieu, John.

JOHN.

Adieu; nous nous reverrons.

Yorick et Sara montent la scène. Yorick s'arrête sur la route et semble réfléchir.

JOHN, *se croyant seul.*

Quel monstre que cet homme, qui les a trompés! Et demain que dirai-je à Yorick? il faudra bien qu'il finisse par savoir... D'ici demain j'y songerai. Rentrons près de Clary.

YORICK, *redescendant la scène.*

J'oubliais, John... tu m'as dit qu'à ton tour tu aurais aussi sans doute une confidence à me faire...

JOHN.

Merci, Yorick; demain ou plus tard je te demanderai peut-être conseil et secours.

YORICK.

Quand tu voudras! à toute heure, en tous lieux, tu me trouveras, John.

JOHN.

Et c'est à charge de revanche, mon vieil ami... A demain, Yorick.

YORICK.

A demain.

Il sort et on le voit aussitôt remonter la colline avec Sara.

JOHN, *redescendant la scène.*

Non, je ne puis rien lui confier, maintenant que je sais qui est l'époux de Sara; je ne pourrais plus cacher Clary chez Yorick; elle y remontrerait ce faux William... ce noble qui la reconnaîtrait peut-être et qui fort heureusement depuis notre séjour en Écosse ne s'est jamais trouvé sur son passage... Allons, allons! pas de fausse crainte! les espions du parlement, qui se répandent dans les villes, les bourgs et les villages, ne découvriront pas sans doute l'obscure cabane de John, que l'on connait à peine.

Pendant ce monologue, un homme très-simplement vêtu est entré en scène, a scrupuleusement observé John et s'approche de lui.

SCÈNE IV.

JOHN, UN ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER, *s'approchant de John en le saluant.*

John le chasseur, c'est vous, monsieur?

JOHN, *surpris.*

Oui, monsieur; que me voulez-vous?

L'ÉTRANGER, *après avoir regardé autour de lui, désignant la maison.*

Cette maison est la vôtre sans doute?

JOHN, *l'observant.*

Oui... pourquoi?

L'ÉTRANGER.

L'affaire dont je veux vous entretenir est grave et doit être secrète; permettez-moi d'entrer chez vous.

JOHN, *courant devant la porte.*

Impossible, monsieur... votre nom, d'abord?

L'ÉTRANGER, *à part.*

Que dire? (*Haut.*) Il vous est inconnu, monsieur.

JOHN.

Alors restons ici... Pardonnez-moi, monsieur, ma rudesse écossaise, mais nous autres montagnards, nous n'admettons que nos amis dans le sein de nos foyers; nous sommes seuls, asseyons nous et parlez.

L'ÉTRANGER, *après une hésitation.*

Soit, monsieur. (*Il s'assied; à part.*) Pourquoi cette méfiance?

JOHN, *à part.*

C'est un espion.

Il s'assied et met son fusil sur ses genoux.

L'ÉTRANGER.

Il y a deux ans, monsieur, vous habitiez Londres?

JOHN.

En effet.

L'ÉTRANGER.

Dans la Cité?

JOHN.

Dans la Cité.

L'ÉTRANGER.

Vous étiez tavernier.

JOHN.

C'est vrai.

L'ÉTRANGER.

Vous avez vu alors, à l'époque de la captivité du roi défunt, les persécutions que l'on exerça contre ses partisans, le massacre de leurs familles, et vous devez vous souvenir du pillage d'un château qui s'élevait à l'angle nord de la Cité... c'était celui d'un ministre du roi... de lord... j'oublie son nom, mais vous le savez sans doute.

JOHN.

Je l'ai su; mais, comme vous, j'en ai perdu la mémoire... Ensuite?

L'ÉTRANGER.

Enfin, monsieur, ce ministre, condamné à mort, avait été miraculeusement sauvé par des amis, qui, la veille de son exécution étaient parvenus à l'enlever de sa prison et à le jeter malgré lui sur un bâtiment qui l'emportait en Amérique, tandis qu'à Londres on pillait son château, dans lequel était restée sa fille, qui fut, dit-on, sauvée par un tavernier qui la cacha quelque temps et

disparut bientôt avec elle, à ce qu'on pense. (*A part.*) Il ne se trouble pas.

JOHN, *avec un grand calme.*

Ensuite?

L'ÉTRANGER.

Depuis près de deux années le père n'a pu avoir des nouvelles de son enfant ni lui adresser une seule lettre; et moi, qui suis leur ami commun et qu'aucune proscription ne peut atteindre, je voudrais...

JOHN, *l'interrompant.*

Et vous, leur ami, vous avez oublié leur nom?

L'ÉTRANGER, *continuant.*

Je voudrais la découvrir pour lui parler de son père.

JOHN.

Je comprends, vous voudriez la voir.

L'ÉTRANGER.

Oh! oui, je le voudrais bien, et j'ai pensé que vous, qui étiez il y a deux ans à Londres, et dans la Cité, vous pourriez peut-être m'apprendre quelque chose ou me donner quelques indices qui me conduiraient vers elle.

JOHN, *se levant.*

Je suis désolé, monsieur; mais je ne savais rien de cette fatale histoire... J'ai vu, c'est vrai, passer avec chagrin ces jours de haine et de pillage; aussi me suis-je hâté de quitter la ville tumultueuse, de venir vivre au calme de mon pays natal... et j'avais déjà presque entièrement perdu le souvenir de tout ce que vous venez de rappeler à ma pensée.

L'ÉTRANGER, *se levant.*

Pardonnez-moi, monsieur!... (*A part.*) Ce n'est donc pas lui... Pourtant cette défiance à me laisser entrer...

JOHN, *l'observant.*

Que pense-t-il?

L'ÉTRANGER, *à part.*

Si j'essayais... Non, soyons prudent... Restons aux alentours et tâchons de découvrir...

Il fait quelques pas.

JOHN, *le suivant des yeux.*

Il va s'éloigner.

L'ÉTRANGER.

Salut à vous... Monsieur, je continue ma route.

JOHN, *avec ironie.*

Que Dieu vous vienne en aide! (*A part, avec joie.*) Il part, enfin!...

CLARY, *dans la maison.*

John!...

L'ÉTRANGER, *se retournant.*

Une voix de femme!

JOHN.

L'imprudente!

CLARY, *dans la maison.*

John!...

L'ÉTRANGER, *courant vers la maison.*

Quelle est cette femme, monsieur?

JOHN.

Une sœur à moi.

L'ÉTRANGER.

Je veux la voir.

JOHN.

Vous ne la verrez pas... (*Le poussant violemment.*) Partez, monsieur!...

L'ÉTRANGER, *luttant.*

Mais pourquoi?... Elle vient!... la voici!...

Clary paraît sur la porte.

JOHN, *furieux.*

Alors, malheur à vous!

Il court saisir son fusil.

L'ÉTRANGER.

Clary!...

CLARY, *le voyant.*

Grand Dieu!

L'ÉTRANGER.

Ma Clary!

CLARY, *se jetant dans ses bras.*

Mon père!... mon père!...

JOHN, *qui le couchait en joue, laisse tomber son fusil.*

Son père!... Oh! malheureux!... qu'allais-je faire?...

Il se soutient en s'appuyant sur la table et les contemple tous deux.

SCENE V.

JOHN, CLARY, L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER, *dans le délire.*

Ma Clary!... la voilà!... Dieu est juste, oh! ma fille!... J'ai retrouvé mon enfant!

CLARY.

Oh! mon père!... la joie doit faire mourir.

JOHN, *sanglotant.*

Il l'aime bien aussi, lui.

CLARY, *s'adressant à John.*

John, voici mon père... (*A son père, en désignant John.*) Mon père, voici mon sauveur, celui qui m'a soustraite aux assassins.

L'ÉTRANGER.

Lui!... oh! je tombe à vos pieds.

JOHN, *le retenant.*

Mylord!...

L'ÉTRANGER.

Oh! laissez-moi m'agenouiller devant vous... Comme à Dieu, je vous dois aujourd'hui la vie de mon enfant... de mon enfant, qui est tout ce qui me reste au monde... Il me fallait mourir pour ma fille, car sans elle je ne pouvais plus vivre pour la retrouver, moi... J'ai fait plus de cent lieues, la tête courbée sous les couteaux de mes ennemis, rencontrant sur mon affreux chemin quelques signes de la vie de ma fille, de ma fille que grâce à vous, monsieur... je puis embrasser maintenant!

Il presse Clary dans ses bras.

CLARY.

Oh! oui, mon père, nous lui devons amour et reconnaissance; car il a tout quitté pour m'entraîner et me cacher... car son travail m'a nourrie!

comme vous, mon père, j'ai compris, moi, que je lui devais la vie!...

JOHN, *précipitamment.*

Assez, lady Clary... mon dévouement ne fut que l'accomplissement d'un devoir; n'est-ce pas, mylord, que, si à ma place, vous aviez vu la pauvre fille pâle et menacée de mort, n'est-ce pas que vous l'eussiez sauvée?

L'ÉTRANGER, *avec noblesse.*

Ah! messieurs les Cromwellistes, le ciel avait placé quelques cœurs généreux sur votre sanglant passage!... Votre règne durera peu; c'est un règne de sang, et peut-être un jour ma fille, ma Clary... devenue femme d'un autre noble comme elle, oubliée par vous, rentrera dans le palais Saint-James sous le règne de Charles II.

JOHN, *épouvanté, à part.*

Je l'avais prévu!

SCENE VI.

LES MÊMES, YORICK, SARA.

L'ÉTRANGER.

Du monde!...

Il se retire au fond avec Clary. John court au devant de Yorick.

YORICK, *à John.*

C'est encore moi, John... et je crois que, bon gré mal gré, tu seras forcé de nous loger jusqu'à demain... Impossible de sortir de la forêt, les chemins sont cernés.

JOHN.

Et pourquoi?

YORICK.

On dit que lord Richmont, l'ancien ministre de Charles Ier, s'y cache à cette heure.

L'ÉTRANGER, *à part.*

Grand Dieu!

YORICK.

Et l'on commence par ne laisser sortir personne. (*Apercevant l'étranger. Bas à John.*) Mais quel est donc cet homme?

JOHN, *les prenant par la main*

Yorick! Sara!... saluez lord Richmont!

YORICK.

Lord Richmont!

L'ÉTRANGER.

Que dit-il?

JOHN.

Saluez aussi lady Clary Richmont, sa fille!

YORICK *et* SARA.

Clary!

LORD RICHMONT

Imprudent!

JOHN.

Ne craignez rien, mylord, ce sont nos seuls amis.

YORICK, *avec stupeur.*

Lady Clary...

JOHN, *lui prenant la main.*

Je devais te faire une confidence...

YORICK.

Mylord, le montagnard écossais qui refusait sa porte à l'inconnu va l'ouvrir au noble fugitif. Il faut d'abord quitter ce costume, avec lequel vous avez peut-être été déjà reconnu... Lady Clary Richmont va vous conduire. (*Ouvrant la porte.*) Entrez, mylord.

CLARY.

Venez, mon père!...

JOHN.

Si Dieu le permet, avant une heure vous aurez quitté la frontière.

LORD RICHMONT.

Mais comment?

JOHN.

Hâtez-vous, mylord... si l'on venait... (*Il le fait entrer. A Clary, sur le seuil de la porte.*) Pas un mot à ton père sur notre union, notre amour...

CLARY.

Mais pourtant...

JOHN, *l'interrompant.*

Pas encore, Clary... Ne songeons qu'à son salut... va... (*Clary rentre. A Sara.*) Laisse-moi seul avec Yorick, Sara.

SARA, *rentrant.*

Oh! si je pouvais leur donner du courage!...

Elle entre chez John.

SCENE VII.

JOHN, YORICK.

JOHN.

Yorick!... (*Yorick reste absorbé.*) Ami, ami!... que fais-tu donc?

YORICK, *sortant de sa réflexion.*

Je cherche par quel moyen nous pourrons les soustraire à la vue des perquisiteurs.

JOHN.

Toi qui disais tout-à-l'heure: Pas de pitié pour les nobles!...

YORICK.

Alors je ne savais pas que ta bonne Clary...

JOHN, *précipitamment.*

Leur salut est dans tes mains, Yorick!

YORICK.

Que faut-il donc que je fasse?... dis!...

JOHN.

Te sens-tu assez de force pour résister à un grand malheur?

YORICK.

Il n'y en a qu'un qui me tuerait.

JOHN.

Lequel?

YORICK.

Je mourrais si je perdais ma fille

JOHN.

Tu ne la perdras pas; mais si tu apprenais qu'elle a été trompée, et que son époux est un infâme?..

YORICK.

Que dis-tu ?

JOHN.

Que ferais-tu ? réponds.

YORICK.

Je m'accuserais de son malheur, et j'emploierais le reste de ma vie à l'en consoler.

JOHN.

Donne-moi donc la lettre de William.

YORICK, *avec surprise.*

La voici.

JOHN.

Je voulais te laisser encore quelques jours d'incertitude et d'espoir et te préparer à ce chagrin ; mais aujourd'hui que le salut de ma Clary dépend de cette révélation... écoute donc, Yorick, ce qu'on écrit à l'époux de ta fille.

YORICK

Je t'écoute, John.

JOHN, *lisant.*

« Au moment où de nouvelles persécutions vont » avoir lieu contre les nobles, je peux, par mi- » racle, assurer ta fuite. »

YORICK.

Il est noble?...

JOHN.

Je ne me trompais pas quand je te disais que son visage allait mal avec l'habit de l'ouvrier.

JOHN, *continuant.*

« Je ferai facilement ma route, moi qui me » suis fait archer... Je t'envoie un sauf-conduit » que le parlement adressait à un de nos officiers, » et dont je me suis heureusement emparé ; il » l'avait demandé pour lui et sa femme. Afin de » mieux tromper tout le monde, entraîne avec toi » la paysanne qu'à l'aide de tes faux papiers tu » as épousée si à propos pour te soustraire aux » enrôlemens. Une fois hors de danger, tu la ren- » verras à son père ; enfin, qu'elle protége aussi » bien ta fuite que notre correspondance. » (*Parlant.*) Et joint à cela, le sauf-conduit.

YORICK.

Le misérable !

JOHN.

Écoute la fin, Yorick!... (*Lisant.*) « Quant à » la cassette du roi!... quant à la cassette du » roi, j'en ai brûlé le bois, fondu les ornemens ; » les cent mille guinées sont en route pour l'A- » mérique, et notre rendez-vous est à Terre-Neuve. »

YORICK.

Quoi! ces deux nobles qui ont livré le roi...

JOHN.

Et qui ont volé son or... William est l'un d'eux, Yorick!

YORICK, *avec désespoir.*

Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me frappe ainsi?...

JOHN.

Dieu t'a bien inspiré, car cet homme nous appartient avec son secret.

YORICK, *pleurant.*

Il est l'époux de ma fille...

JOHN.

Il la rendra libre, nous l'y forcerons .. Les faux papiers dont il s'est servi pour devenir son époux lui serviront pour signer un divorce... ou nous ferons Sara veuve.

YORICK, *précipitamment.*

J'y songeais, John...

JOHN.

Et de ce sauf-conduit, que vas-tu faire, Yorick ?

YORICK, *désignant la maison.*

Il y a là deux proscrits qui l'attendent, John!

JOHN, *avec effusion.*

Embrasse-moi, Yorick!...

YORICK.

Viens donc, John!... qu'ils partent... et que Dieu les conduise!... Ne dis rien encore à Sara.

JOHN.

Non... elle a déjà trop souffert.

YORICK.

Prends ce papier, John, le temps presse... et suis-moi!....

Ils entrent précipitamment dans la maison. Un homme grossièrement vêtu entre rapidement en scène après les avoir suivis des yeux.

SCENE VIII.

WILLIAM, *seul.*

Oui, c'était bien Yorick! Yorick avec un chasseur de ces forêts! Ils avaient un papier dans les mains si c'était cette lettre que j'attendais... Oh! quel affreux soupçon! Quand je suis rentré ce matin, tout m'annonçait le retour de Yorick, et personne au logis, dans les selles des mulets rien. Conduit par un horrible pressentiment, j'arrive dans ce bois, où ils ont un ami dont j'ai toujours voulu les éloigner; car il sait lire, m'ont-ils dit, et je les trouve près de lui... sans doute! Sara aurait-elle parlé? est-ce qu'ils auraient osé...? Oh! malheur! mon secret est un poison qui doit donner la mort à qui l'aura touché... Il faut que je voie Sara, mais comment...? (*Voyant ouvrir la porte.*) L'on vient, éloignons-nous et guettons bien Sara.

Il sort par le fond. John paraît, suivi de Clary vêtue comme pour le départ.

SCENE IX.

JOHN, CLARY.

JOHN.

Viens, ma Clary; viens, qu'un dernier instant nous appartienne.

CLARY.

Ce dernier instant, John, il faut l'employer à tout dire à mon père; il faut qu'il sache que je t'aime, que je suis à toi.

JOHN.

Non, ma Clary, non, cela pourrait le déses-

pérer : il lui faut tout son calme, tout son sang-froid pour ce dernier effort qui vous sauvera. A ce noble vieillard qui a bravé mille morts, et qui, brisé par la fatigue et l'émotion, va s'exposer une dernière fois, il faut des paroles d'espoir, mais pas un mot qui accable. Songe, Clary, que, s'il était arrêté, ce n'est pas un jugement qu'il aurait à subir, mais l'exécution d'un arrêt prononcé depuis long-temps. Oh ! ne tuons pas son courage, ne retardons pas d'un instant son départ. Il est attendu, nous a-t-il dit, par un bâtiment français qui vous conduira à Saint-Domingue ; c'est là que nous nous retrouverons, Clary ?

CLARY.

Mais ne peux-tu nous suivre ?

JOHN.

C'est impossible, hélas ! les chemins me sont fermés; mais dans quelques jours, après de vaines recherches, on rouvrira les ports, et je partirai; je quitterai cette mortelle solitude pour aller retrouver la vie où tu vivras...

CLARY.

Où devra vivre notre enfant.

JOHN.

Notre enfant ! Je partirai, Clary, dussé-je devenir ou valet ou mendiant; j'irai recevoir la malédiction de ton père s'il doit me maudire; car alors tu lui auras dit notre fatal amour.

CLARY.

Mais si tu ne venais pas, John, si l'un de nous mourait en chemin ?

JOHN.

Quelle horrible pensée !

CLARY.

Non, je ne puis te quitter.

JOHN.

Et ton père ?

CLARY.

Mon père, mon pauvre père ! il a tout sacrifié, lui.

JOHN.

Pendant six mois, à chaque heure, chaque minute, il exposait sa vie pour toi.

CLARY.

Oui, je dois me taire; je lui cacherai mon amour, mes regrets; je te quitterai, John, et j'attendrai que le danger soit passé, pour lui dire : Mon père, j'appartiens à John, que j'aime, non par reconnaissance, mais de cet amour... de cet amour qui devient l'ame et fait vivre.

JOHN.

Tu m'aimes donc d'un amour égal au mien ? (*Entendant des pas.*) L'on vient, sèche tes pleurs, oublie John. Voici votre père, milady.

CLARY.

Oui, je ne songe plus qu'à lui.

SCENE X.

LES MÊMES, YORICK, LORD RICHMOND, SARA.

LORD RICHMOND, *vêtu avec un costume de John, porte le sauf-conduit dans sa ceinture. Clary s'élance vers son père.*

Viens, mon enfant ! Mais tu as pleuré ! la frayeur, l'émotion !

CLARY.

Oui, mon père, l'émotion ; mais je serai courageuse.

YORICK.

Hâtez-vous de partir, mylord ; déjà le soleil disparaît, dans une heure la marée se retirera, et vous seriez forcé d'errer toute la nuit sur les côtes si vous arriviez trop tard.

JOHN.

En effet !

RICHMOND.

Mais dans une heure nous n'aurons pas atteint la mer.

YORICK.

Si, mylord, en traversant le chemin des montagnes.

JOHN.

Yorick a raison, ce chemin seul peut vous conduire. Cette route sera difficile ; mais Yorick et moi nous allons vous guider, et quand la pente sera trop rapide, vous vous appuierez sur nous, habitués à gravir, à descendre ; au bout du chemin vous donnerez aux soldats républicains le sauf-conduit du parlement, et bientôt pour quelques pièces d'or les pêcheurs côtiers vous offriront leurs barques et vous conduiront jusqu'au prochain port de France.

RICHMOND.

Venez donc !

YORICK.

Nous vous suivrons, mylord.

CLARY, *tendant les bras à Sara.*

Adieu, Sara.

SARA.

Adieu, lady Clary.

CLARY.

Non, Clary, ton amie, ta sœur.

SARA.

Adieu, ma sœur.

CLARY.

Nous nous reverrons dans des jours meilleurs, Sara.

JOHN, *les séparant.*

Venez, Clary; (*bas*) du courage.

CLARY, *avec résignation.*

Partons !

Ils sortent. On les voit paraître sur le chemin, attendant Yorick, qui est resté en arrière.

YORICK, *à Sara.*

En nous attendant, Sara, prie pour eux... (*avec douleur*) pour nous tous.

Il sort, les rejoint, et tous quatre ils disparaissent.

SCENE XI.

SARA, *seule*, *puis* WILLIAM, YORICK, JOHN.

SARA.

Ils sont partis! pauvre John! il a bien du courage, il aimait tant Clary!

Elle reste pensive.

WILLIAM, *entrant et regardant sur la route.*

Non, Sara n'est pas avec ces gens qui s'éloignent. Elle doit être restée seule: voyons. (*Il descend vers la maison et l'aperçoit.*) La voici! il faut que je découvre tout.

Il l'appelle.

SARA, *sortant de sa rêverie.*

Qui me nomme? (*Avec frayeur.*) William!

WILLIAM, *à part.*

Quel trouble! (*Haut.*) Oui, c'est moi, Sara, moi, qui suis venu jusqu'ici bien repentant du mal que je t'ai fait souffrir; moi, qui ai deviné tes doutes, tes inquiétudes, qui viens les détruire et te dire: Pardonne-moi, Sara; je ne te quitterai plus, je t'aimerai, ne souffre plus. Il fallait que je te visse malheureuse, (*lui prenant la main*) pour apprendre à me repentir.

SARA, *joyeuse.*

Es-tu sincère, William?

WILLIAM.

Oui, ma Sara. (*A part.*) Elle ne me repousse pas; elle ne sait donc rien! voyons! (*Haut.*) Oh! tu as eu tort, Sara, de me condamner sitôt et de pousser ta méfiance jusqu'à vouloir connaître le contenu de cette lettre.

SARA.

Tu sais donc?...

WILLIAM.

Oui, j'ai tout découvert; mais je te pardonne facilement.

SARA.

Ton abandon m'avait rendue folle; mon père et moi, nous voulions savoir ce que tu semblais nous cacher; mais cette lettre annonçait seulement que ce procès dont tu m'as parlé n'est pas encore achevé.

WILLIAM, *à part.*

On leur a caché le secret; mais un autre le sait. (*Haut.*) Et comme ni toi ni ton père ne savez lire, vous êtes venus ici pour en demander la lecture à...

SARA, *naïvement.*

A John.

WILLIAM.

John! quel est cet homme?

SARA.

John le chasseur.

WILLIAM.

Le chasseur! celui qui porte un juste-au-corps de buffle et sur sa toque une plume d'aigle?

SARA.

Oui; pourquoi?

WILLIAM, *éclatant.*

Malheureuse! en lui donnant mon secret tu l'as perdu. (*Il se jette sur le fusil que John a laissé appuyé contre la table.*) Mort à lui!

SARA, *courant à William.*

William! arrête! que veux tu faire?

WILLIAM, *hors de lui.*

Laisse-moi.

SARA.

Je suis seule coupable. Tu me fais frémir! Grâce!

Elle tombe à genoux et se cramponne après lui.

WILLIAM, *la renversant.*

Adieu, Sara Yorick!

Il s'échappe armé du fusil.

SARA, *se relevant.*

William! Où va-t-il? que va-t-il faire? il y avait du sang dans son regard. Où trouver John? (*Apercevant Yorick qui rentre par le fond.*) Ah! mon père!

YORICK, *entrant.*

Ils sont sauvés, Sara.

SARA.

Et John?

YORICK.

Il revient bien triste.

SARA.

Ne le quittez pas, mon père, courez.

YORICK.

Que veux-tu dire?

SARA, *voulant l'entraîner.*

William était ici tout-à-l'heure.

YORICK, *épouvanté.*

William!

SARA, *folle, courant vers le fond.*

Suivez-moi, mon père!

On entend un coup de feu, elle s'arrête et chancelle

YORICK.

Qu'est-ce cela?

SARA.

Plus à sa défense, mais à son secours! mon père, à son secours! venez. (*Elle monte rapidement la scène et recule épouvantée à la vue de John.*) Ah!

YORICK.

John, frappé! (*John, la chemise teinte de sang, fait quelques pas en scène et s'évanouit dans leurs bras.*) John! John! la balle l'a frappé là, dans la tête... Du secours! (*Il tombe à genoux près de John.*) Cette blessure n'est pas mortelle peut-être! son cœur bat violemment... Mais William! il échappe, je ne puis le poursuivre... John est là, mourant... (*levant les mains au ciel*) il n'y a que vous, mon Dieu, qui pouvez vous venger.

FIN DU PROLOGUE.

LE SONNEUR DE SAINT-PAUL,

DRAME EN QUATRE ACTES.



PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
CHARLES II, roi d'Angleterre.	M. MONTIGNY.
LORD BEDFORT, gouverneur de la Tour de Londres.	M. DELAISTRE.
LORD WESTON, chambellan.	M. EDOUARD.
LORD HENRI BEDFORT	M. FILLION.
ALBINUS, médecin allemand.	M. LAFERRIÈRE.
LUDLOW.	M. DANGLADE.
LORD BROGHILL, médecin du roi	M. PRADIER.
LE SONNEUR DE ST-PAUL (48 ans).	M. FRANCISQUE AINÉ.
RICHARD.	M. FONBONNE.
SAMUEL, le geôlier.	M. ADRIEN.
LADY BEDFORT (36 ans).	Mme GAUTHIER.
MARIE.	Mme AMY.

SEIGNEURS DE LA COUR, GARDES, DEUX MÉDECINS.

La scène se passe à Londres, en 1665.

ACTE PREMIER.

Une habitation des plus modestes dans le quartier Saint-Paul à Londres. — Grande porte, au fond, ouverte sur une place; ameublement fort simple.

SCENE PREMIERE.

LORD BEDFORT, LUDLOW, *puis* MARIE.

Au lever du rideau, lord Bedfort et Ludlow s'arrêtent devant la porte ouverte au fond.

LORD BEDFORT.

C'est bien la maison désignée... entrons.

LUDLOW.

Volontiers, car la pluie redouble.

BEDFORT.

Elle est venue fort à propos; il me fallait un prétexte pour m'introduire ici.

LUDLOW.

Et c'était pour m'amener dans cette misérable habitation que tu m'as fait descendre de voiture et marcher comme un manant pendant l'orage?

BEDFORT.

Pour cela.

LUDLOW.

Mais que veux-tu donc y faire?

BEDFORT.

D'abord voir une jeune fille qui y demeure. (*Voyant une porte s'ouvrir.*) La voici sans doute.

MARIE, *entre pour prendre des rubans qu'elle a laissés sur une table.*

Des étrangers!

BEDFORT.

Pardonnez-nous, madame, mais cette pluie soudaine nous oblige à venir demander au maître de céans un abri pour quelques minutes.

MARIE.

Le maître de ce logis est absent à cette heure, mais je ne dois pas vous refuser ce qu'il vous accorderait de grand cœur: prenez des siéges, messieurs, et reposez-vous en attendant que la pluie cesse.

BEDFORT.

Merci.

Ils s'asseyent.

MARIE, *montant à la fenêtre.*

Ce n'est qu'un nuage qui passe.

BEDFORT.

Oui, le ciel s'éclaircit déjà à l'horizon.

MARIE, *à part en allant prendre ses rubans.*

Ils arrivent fort mal à propos... à l'heure de ma toilette; si Henri venait...

BEDFORT, *la remarquant.*

Aux fleurs qui sont passées dans vos cheveux et à ces rubans que vous tenez à la main, il est facile de voir que nous venons de vous interrompre à l'instant où vous étiez occupée de votre toilette.

MARIE.

Puisque vous avez si bien deviné, monsieur, j'ose vous demander la permission de me retirer pour l'achever.

BEDFORT.

Nous serions désolés d'être importuns; pourtant, avant de nous séparer, veuillez nous dire quel est celui au nom duquel vous nous avez si gracieusement accueillis?

MARIE.

Vous êtes, messieurs, chez le sonneur de Saint-Paul.

BEDFORT, *à part.*

C'est bien cela. (*Haut.*) Et sans doute vous êtes sa fille?

MARIE.

Je ne suis pas sa fille, et pourtant je le nomme

mon père, car je dois tout à son dévouement, à son amour.

BEDFORT.

Il doit être bien récompensé de ses peines celui qui peut voir à ses côtés une jeune fille aussi belle que vous.

MARIE.

Je ne suis pas si heureuse que vous le supposez, monsieur; mon père ne peut me voir, il est aveugle.

BEDFORT.

Aveugle! (*A part.*) Je l'ignorais. (*Haut, à Marie.*) Pardonnez-nous de vous avoir retenue si long-temps.

Marie le salue respectueusement et rentre dans la chambre à droite.

SCENE II.

BEDFORT, LUDLOW.

BEDFORT, *réfléchissant.*

Le père est aveugle!

LUDLOW, *se levant.*

Veux-tu maintenant me faire l'amitié de me dire ce que tu prétends faire de cette jeune fille?

BEDFORT.

Je n'en sais rien encore, et tu vas me conseiller.

LUDLOW, *riant.*

Est-ce que tu en serais amoureux?

BEDFORT.

Non pas, mais elle est aimée par lord Henri Bedford, mon fils adoptif, par lord Henri, que je veux dignement marier, et qui m'a formellement refusé d'épouser la fille du puissant lord Weston, le chambellan du roi, en me déclarant qu'il attendait sa majorité, et que, libre alors, il deviendrait l'époux d'une jeune fille du peuple.

LUDLOW.

Si c'est son goût...

BEDFORT.

Mais je viens de découvrir cette belle adorée; et comme d'abord il n'est pas de mon goût qu'un jeune homme à qui j'ai donné mon nom et mon titre...

LUDLOW.

Ton titre... va, mon cher ami, les dix-huit années de souveraineté populaire qui viennent de s'écouler sous le protectorat de ce damné de Cromwell ont terriblement diminué la valeur des blasons.

BEDFORT.

Cromwell est mort, et Charles II, qui règne depuis sept mois, travaille à relever la noblesse.

LUDLOW.

Tant pis pour lui, peut-être.

BEDFORT.

En un mot, Ludlow, il nous importe à tous deux que lord Henri perde au plus tôt tout espoir de pouvoir jamais faire ce mariage.

LUDLOW.

Il nous importe!... il t'importe à toi, mais non pas à moi.

BEDFORT

A tous les deux... Mais tu ne lis donc pas les gazettes?

LUDLOW.

Pas plus souvent que toi ton livre de prières.

BEDFORT.

Mais au moins tu entends jaser dans les salons, dans les promenades.

LUDLOW.

Il y avait plus d'un mois que je n'étais sorti de cette joyeuse maison dont tu es venu m'arracher ce matin.

BEDFORT.

Joyeuse maison de jeu où tu te ruineras.

LUDLOW.

C'est déjà fait.

BEDFORT.

Malheureux!

LUDLOW, *avec indifférence.*

Veux-tu me dire comment il se fait que nous sommes tous deux intéressés à...

BEDFORT, *l'interrompant.*

Tiens! parmi les ordonnances de Charles II, il y en a une qui te concerne.

LUDLOW.

Le roi d'Angleterre est bien bon de songer à moi.

BEDFORT.

Peut-être... lis.

Il lui donne une gazette.

LUDLOW, *lisant.*

« Maintenant que le roi Charles II vient de guérir les blessures de l'Angleterre souffrante, après » un interrègne de dix-sept ans, il promet oubli » et pardon à tous ceux qui, égarés et entraînés » par le torrent révolutionnaire, ont abandonné » la cause de son royal père... mais il veut le châtiment de ceux qui, comblés de ses bienfaits, » l'ont trahi dans son infortune. Il vient donc » d'établir un tribunal pour juger les traîtres. » Récompense est promise à ceux qui livreront » Axtell, Hulet, Harisson, et enfin deux nobles » inconnus qui ont perdu le roi pour s'emparer » de ses épargnes. » (*Parlant.*) Voilà ce qui me concerne, ou plutôt ce qui nous concerne tous deux; et cela prouve que l'on nous cherche, mais on ne nous a pas trouvés.

BEDFORT.

Et si l'on nous trouvait?

LUDLOW.

Nous serions pendus... Mais à quel signe?

BEDFORT.

Et cette lettre que tu m'écrivis... cette lettre interceptée?

LUDLOW.

N'as-tu pas tué celui qui l'avait lue?

BEDFORT.

Oh! celui-là!... j'avais à peine eu le temps d'entrevoir de loin son costume, que, sans chercher à connaître son visage, je le frappai d'une balle d'arquebuse. Deux jours après, je t'avais rejoint à Exeter, et bientôt, ayant renversé tous les obstacles, nous étions en route pour l'Amérique; de-

puis notre retour ici, j'ai fait chercher dans le fond de l'Ecosse; on m'en a rapporté les extraits mortuaires de Sara et de Yorick son père; ainsi, de ce côté-là, je n'ai rien à redouter... mais cette lettre?

LUDLOW.

Elle est sans doute anéantie... depuis dix-huit ans.

BEDFORT.

Tu as, Ludlow, une sainte confiance qui m'étonne.

LUDLOW.

Et toi, mylord, une frayeur qui me surprend... Mais, après tout, c'est bien concevable: tandis que je mangeais ma fortune en Amérique, toi, tu travaillais à augmenter la tienne, et tout te réussissait. La fille de lord Richmont, lady Clary, venait de perdre son père et se croyait elle-même condamnée, lorsque tu la rencontras; elle avait un fils, fruit d'un amour clandestin, pour lequel il lui fallait un père d'adoption qui pût la remplacer auprès de lui, et tu étais le seul noble d'Angleterre habitant le même pays qu'elle... tu adoptas l'enfant en épousant la femme presque mourante. Par un bonheur incalculable, lady Clary a survécu, et, rentrée aujourd'hui avec elle en Angleterre, te voilà possesseur des biens immenses du comte de Richmond et gouverneur de la Tour de Londres. Moi, je n'ai trouvé dans mon pays qu'une mauvaise chance au jeu, qui m'a enlevé mon titre de noblesse et mes derniers shellings; si bien que, tandis que tu trembles, toi, millionnaire, moi, prodigue, qui n'ai ni feu ni lieu, je jouis de la belle insouciance de celui qui n'a rien à perdre.

BEDFORT.

Mais ta vie, malheureux?

LUDLOW.

Que veux-tu que j'en fasse? elle est usée comme mon habit.

BEDFORT.

Et c'est le jeu!

LUDLOW.

Voilà.

BEDFORT.

Tu me fais pitié.

LUDLOW.

Ça ne m'étonne pas.

BEDFORT.

Si j'osais, je t'offrirais ma bourse.

LUDLOW, *tendant la main.*

Je ne suis pas fier avec mes amis, tu peux oser.

BEDFORT, *lui donnant sa bourse.*

Et tu vas sans doute jouer ces quelques guinées?

LUDLOW.

Assurément... en voilà plus qu'il n'en faut pour réparer mes pertes et regagner mon titre.

BEDFORT.

Et que ferais-tu d'une fortune, d'un titre, si nous étions découverts?

LUDLOW.

Oh! diable... en effet; rien ne prouve que cette lettre soit détruite.

BEDFORT.

Rien... et désires-tu savoir pourquoi je veux que lord Henri épouse la fille de lord Weston?

LUDLOW.

Pourquoi?

BEDFORT.

Parce que le roi vient de nommer lord Weston instructeur du procès, le chargeant en outre de diriger des visites domiciliaires chez tous les citoyens suspects, et de procéder aux arrestations.

LUDLOW.

Je comprends.

BEDFORT.

Tu penses bien qu'une fois sa fille devenue lady Bedfort, le lord chambellan serait bien forcé d'étouffer toute incrimination qui tenterait à déshonorer le nom des Bedfort.

LUDLOW.

Oui, ton déshonneur deviendrait le sien.

BEDFORD.

Et sauvant le sien, il garantirait le nôtre.

LUDLOW.

Et ton fils refuse de faire ce mariage?

BEDFORT.

Parce qu'il aime cette petite Marie.

LUDLOW.

Il faut les séparer sans retard.

BEDFORT.

Nous sommes d'accord.

LUDLOW.

Mais lord Weston?

BEDFORT.

J'ai son consentement.

LUDLOW.

Sa fille...?

BEDFORT.

A aussi une passion; mais elle est docile, et son père ordonnera.

LUDLOW.

Il faut qu'Henri perde au plus tôt tout espoir d'épouser Marie.

BEDFORT.

Mais le moyen?

LUDLOW.

Nous le trouverons plus tard; songeons d'abord à la disparition de la jeune fille.

BEDFORT.

Un enlèvement, n'est-ce pas?

LUDLOW.

Aujourd'hui même: avant de commencer une semblable lutte, nous devons nous assurer que les amans ne pourront fuir ensemble.

BEDFORT.

J'avais déjà des idées si semblables que je suis venu ici pour connaître les allures de la maison.

LUDLOW.

Peu nous importe la maison. La fille d'un aveugle doit souvent sortir seule, et cela doit nous suffire. Commençons par nous éloigner prudemment avant le retour du père de Marie.

BEDFORT.

Viens! (*S'arrêtant près de la porte ouverte au fond.*) Mais le voici sans doute.

LUDLOW.

C'est fâcheux ; je voulais éviter qu'il nous vît.

BEDFORT.

Tu oublies donc qu'il est aveugle ?

LUDLOW.

En effet. Silence !

Ils restent immobiles.

SCENE III.

JOHN, *puis* MARIE.

John entre lentement par le fond ; il tient une canne d'une main et un livre de l'autre. Il marche droit vers un siége placé sur le devant de la scène, à droite, et s'assied.

LUDLOW, *bas à Bedfort.*

Maintenant, mylord...

BEDFORT, *bas.*

Partons !

Ils sortent sans bruit.

JOHN, *entendant leurs pas.*

Ah ! tu es là, Marie ! (*Tendant la main.*) Viens, mon enfant ! Personne !... je croyais l'avoir entendue marcher. (*Il marche vers la porte à droite.*) Cette porte fermée... Marie !

MARIE, *dans la chambre.*

Me voici, mon père !

JOHN, *revenant s'asseoir.*

Ah ! sa toilette n'est pas terminée : elle veut être bien belle aujourd'hui qu'Henri doit la voir. Pauvre enfant ! elle aime de toute son ame, elle qui ne sait pas ce que l'amour peut amener de douleurs ! mais tous ceux qui aiment ne sont pas condamnés. Le lieutenant Henri est loyal et sincère... Mon Dieu ! préservez-la.

MARIE, *entrant.*

Me voici ! Quoi ! vous étiez seul ?

JOHN.

Qui donc supposais-tu près de moi ?

MARIE.

Deux inconnus que j'ai laissés dans cette chambre...

JOHN.

Que voulaient-ils ?

MARIE.

Seulement un abri pendant l'orage.

JOHN.

Sans doute ils se sont remis en route depuis que le soleil a reparu.

MARIE.

Mon père, Henri doit venir aujourd'hui ?

JOHN.

Oui, mon enfant.

MARIE.

Et pour le recevoir je me suis faite bien belle.

JOHN.

Je l'avais deviné.

MARIE.

Donnez-moi donc vos mains, mon père, et voyez comme je suis bien parée.

JOHN.

Voyons, débarrasse-moi de ce livre. (*Marie lui prend le livre des mains, le met promptement sur une table et s'agenouille près de lui. John pose les mains sur sa tête.*) Des rubans, des fleurs dans tes cheveux ! (*Marie lui met les mains sur son col.*) Un collier ! puis à tes bras... (*il lui prend les bras*) des bracelets de velours ! (*Lui embrassant le front avec un profond soupir.*) Oh ! que tu dois être belle ainsi !

MARIE.

Quand vous me verrez, mon père, peut-être serez-vous bien trompé.

JOHN.

Quand je te verrai, dis-tu ? oh ! oui, dans deux ans, n'est-ce pas, quand tu seras l'épouse d'Henri et quand vous m'aurez conduit tous deux à Francfort auprès de ce savant Jérôme Albinus, qui ne craint pas de se vanter de rendre la vue aux aveugles ?

MARIE.

Non, mon père, mais avant cela... Oh ! j'ai promis le secret, mais je ne puis me taire.

JOHN, *impatient.*

Eh bien !

MARIE.

Henri a appris que le fils et l'héritier de la science de ce fameux médecin est maintenant à Londres. Il le fait chercher et veut l'amener près de vous.

JOHN.

Pauvres enfans, merci... j'ai déjà trouvé dans votre sollicitude la preuve de votre tendresse pour moi ; mais ne vous bercez pas d'un fol espoir ; c'est une chose horrible que la déception ; ne l'appelez pas, mes enfans, et songez que Dieu ne donne qu'une fois la vue comme la vie... toutes les paroles de ces prétendus savans ne sont que mensonge et vanité ; et d'ailleurs (*pleurant*) depuis quinze ans, n'ai-je pas appris à vivre dans l'obscurité ? à marcher lentement en cherchant mon chemin ? n'ai-je pas fait de ma demeure le tombeau calme et silencieux d'un vivant ? et que ferais-je de la vue ? (*Se levant précipitamment.*) Ce que j'en ferais, grand Dieu ! oh ! je chercherais dans toute l'Angleterre un homme qui y respire peut-être encore, puis j'irais en Amérique pour y chercher la tombe de Clary, puis je retournerais en Écosse dans la cabane où je l'aimais autrefois. (*Avec transport.*) Si je retrouvais la vue, seulement pour une heure, un instant, si je pouvais seulement te voir, toi, pauvre ange qui m'accompagnes, si je pouvais entrevoir le ciel et la verdure, apercevoir des gens qui passent, un enfant qui sourit, et puis un peu de soleil... oh ! ce serait trop de bonheur, et je n'y survivrais pas.

MARIE.

Mon père !

JOHN.

Oh ! ne crains rien, mon enfant ! va ! rendre la vue à un aveugle, ce serait tirer un cadavre de sa tombe, et lui rendre son ame exhalée... oh ! malheur aux hommes vains et hardis qui osent se vanter de pétrir des miracles dans leurs mains ! Il n'y a que Dieu, mon enfant, qui puisse ressusciter les morts.

MARIE.

Mais il vaut mieux douter que nier, mon père; la science a ses miracles aussi.

JOHN.

Oh! ne me dis pas cela, mon enfant, ne me dis jamais cela; car, malgré moi, un fol espoir tue ma résignation, et je souffre horriblement alors... n'y songeons plus, Marie.

MARIE, *à part.*

Comme cela le fait toujours souffrir! (*A John.*) Non, n'y songeons plus, mon père. (*Cherchant à changer la conversation.*) Quel est donc ce livre que vous teniez à la main?

JOHN.

Un livre... ah! oui, c'est un livre oublié dans le clocher de l'église par un étranger qui est venu le visiter ce matin; il ne tardera pas sans doute à le venir réclamer... serre-le soigneusement.

MARIE, *prenant le livre.*

Je vais le mettre auprès de ma Bible. (*Elle traverse la scène en regardant le livre.*) Que vois-je?

JOHN.

Qu'as-tu donc?

MARIE.

Vous ne savez pâs, mon père, ce que c'est que ce livre?

JOHN.

Quoi donc?

MARIE.

Oh! pardon! j'oubliais... je ne dois pas vous le dire.

JOHN.

Mais qu'est-ce donc?

MARIE.

Rien, mon père.

JOHN.

Mais dis-moi, cela m'inquiète.

MARIE.

Non, je ne dois pas... vous auriez le droit de me gronder.

JOHN.

Non, je devrais blâmer seulement ma curiosité.

MARIE.

Vous le voulez?

JOHN.

Je t'en prie.

MARIE.

C'est un ouvrage du docteur Jérôme Albinus sur la perte et le recouvrement de la vue.

JOHN.

Un ouvrage? un livre imprimé?

MARIE.

Oui, mon père, sans doute rempli d'impostures.

JOHN.

Oui. (*A part.*) C'est imprimé! (*Haut.*) Marie! me le liras ce livre.

MARIE.

Volontiers.

JOHN.

Bientôt, n'est-ce pas?

MARIE.

Quand vous voudrez.

JOHN.

Tout de suite... veux-tu?

MARIE.

Oui, mon père, en attendant Henri.

JOHN.

Non pas que je croie...

Il va s'asseoir.

MARIE.

Oh! si cela pouvait vous convaincre que Dieu ne donne pas qu'une fois la vue!

Pendant qu'elle prend un siége pour s'asseoir auprès de John, un jeune homme, richement et sévèrement vêtu, paraît au fond et les observe.

SCENE IV.

LES MÊMES, LE JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME, *à part.*

Ils tiennent mon livre. Approchons.

Il descend la scene.

MARIE, *le voyant.*

Quelqu'un!

LE JEUNE HOMME.

Excusez-moi, jeune fille... je viens d'apprendre la demeure du sonneur de Saint-Paul, et j'arrive pour lui demander un livre précieux que j'oubliai ce matin dans le clocher de l'église.

JOHN, *à part.*

Déjà! (*Haut.*) Ma fille va vous le donner, monsieur; et me permettrez-vous de vous faire une question?

LE JEUNE HOMME.

Je suis à vos ordres.

JOHN.

Avez-vous lu ce livre?

LE JEUNE HOMME.

Je l'ai lu.

JOHN.

Vous ne croyez pas sans doute aux prodiges qu'il raconte?

LE JEUNE HOMME.

Lorsque j'étudiais la médecine à Francfort sous le célèbre Jérôme Albinus, mon professeur, j'ai vu moi-même se passer tous les faits qu'il annonce, et je puis les affirmer.

MARIE.

N'est-ce pas, monsieur, que mon père peut espérer revoir un jour la lumière?

LE JEUNE HOMME.

Avant de pouvoir répondre, jeune fille, il me faut bien des éclaircissemens : toutes les cécités ne sont pas guérissables; pour juger le mal, il faut en connaître les effets et les causes. Le devoir d un médecin est d'interroger, d'écouter ceux qui souffrent, et je suis prêt à vous entendre.

MARIE.

Asseyez-vous, monsieur, mon père va tout vous dire.

LE JEUNE HOMME, *à part, en se débarrassant de son manteau.*

Je savais bien que ce livre oublié dans les mains d'un aveugle m'amènerait à causer avec lui.

Il s'assied près de John.

MARIE, *à John, après s'être placée à sa droite.*

Comme votre main tremble, mon père !

JOHN, *bas à Marie.*

Tu te trompes, enfant. (*A part.*) Il me semble que je suis devant un juge.

LE JEUNE HOMME, *à John.*

Dites-moi, vous n'êtes pas aveugle de naissance?

JOHN.

Non, monsieur.

LE JEUNE HOMME.

Où perdîtes-vous la vue?

JOHN.

En Écosse.

LE JEUNE HOMME.

Il y a combien de temps?

JOHN.

Dix-sept ans.

LE JEUNE HOMME.

La perdites-vous tout-à-coup?

JOHN.

Non, lentement.

LE JEUNE HOMME.

Dites-moi comment.

JOHN.

Quelque temps avant ce malheur, je fus frappé d'une balle d'arquebuse à la tête, et comme ma destinée, ma vie dépendait d'un voyage que je devais faire en Amérique, je voulus partir avant mon entière guérison. A mes premiers efforts, cette blessure se rouvrit et après cinq mois de désespoir et de souffrances, elle fut enfin guérie; mais ma vue était devenue si faible qu'à peine à quelques pas je pouvais reconnaître ceux qui m'approchaient. Bientôt Sara Yorick, pauvre femme abandonnée par le plus infâme des hommes, Sara, que j'aimais comme une sœur, mourut en mettant au monde Marie, sa fille, et quand je la veillais, le lendemain de sa mort, à peine pouvais-je lire à son chevet la prière des trépassés... et toujours le besoin de mon voyage me dévorait; j'attendais sans cesse que la vue me revînt pour l'entreprendre, et chaque jour ma vue diminuait, s'éteignait... Enfin je reçus une lettre, elle me venait d'Amérique. Oh! depuis quinze mois c'était ma première joie, joie qui passa comme un éclair, car il me fut impossible de déchiffrer un seul mot de l'écriture... Yorick, mon pauvre et seul compagnon, ne savait pas lire, et comme cette lettre devait contenir le secret d'une femme, son honneur et toute sa destinée peut-être, je ne devais la confier à personne, et toujours je m'efforçais de lire et toujours je ne le pouvais pas. Il me vint alors une de ces idées que le désespoir seul enfante : il me semblait que la lumière n'arrivait pas jusqu'à moi; je sortis, je gravis une haute montagne ; je croyais, insensé! qu'en me rapprochant du ciel, j'aurais plus de clarté, et pourtant là, je fis de vains efforts jusqu'à ce que la nuit vînt me surprendre ; je redescendis alors tristement à la cabane de mon pauvre ami, et je lui dis en entrant : Eh quoi! frère, pas encore de lumière à cette heure? — Et qu'en ferais-je en plein jour, me dit-il? — En plein jour, m'écriai-je! Puis je me tournai du côté du couchant, je sentis sur mon front la chaleur des rayons du soleil, mais je ne les voyais plus.

MARIE, *pleurant.*

Pauvre John !

LE JEUNE HOMME.

Souffriez-vous alors violemment dans la tête?

JOHN.

Non.

LE JEUNE HOMME.

Et depuis?

JOHN.

Jamais; le cœur seul a souffert.

LE JEUNE HOMME.

Eûtes-vous quelque retour à la vue, plus tard, quand vous fûtes plus heureux?

JOHN.

Quand je fus plus heureux, dites-vous? plus heureux! Il n'y avait pas un an que j'étais aveugle quand Yorick, mon seul ami, mon soutien, mourut et me laissa seul avec mes souvenirs, la misère et mon infirmité.

LE JEUNE HOMME.

Et vous avez pu vivre après tant de malheurs?

JOHN.

N'est-ce pas qu'il m'a fallu bien du courage? Oh! c'est qu'il m'a semblé que Dieu me parlait alors; car lorsque je sentais sous mes doigts la tête froide et calme de mon ami qu'on allait ensevelir, j'eus envie de ce calme, et comme je songeais que la mort pouvait me le donner aussi, j'entendis un enfant pleurer dans son berceau : c'était ma bonne Marie, dont le grand-père venait de suivre la mère ; je la pris alors tristement dans mes bras, et ses larmes cessèrent; elle appuya sa jeune tête sur mon épaule et s'endormit profondément. Alors il me sembla que la pauvre orpheline me demandait protection et que c'était un ange que Dieu m'envoyait pour me dire : Le suicide est un crime, tu ne dois pas mourir. Et le lendemain, me souvenant d'un bon prêtre que j'avais connu à Londres, je comptai sur sa charité, pris Marie sur mes bras et me mis en route à la garde de Dieu.

LE JEUNE HOMME.

Et comment vous fut-il possible de faire ce voyage?

JOHN.

Les muletiers m'ont pris dans leurs voitures; les passans m'ont tendu la main. Hélas! à voir un jeune homme aveugle, le front cicatrisé et portant dans ses bras un enfant de deux ans à peine, qui n'en aurait eu pitié? Enfin je vins jusqu'à Londres, où le bon prêtre m'a fait sonneur de l'église de Saint-Paul, et m'a donné cette petite maison, où j'ai vécu depuis, près de ma bonne Marie ; pauvre confidente de mes douleurs, qui m'a pardonné de lui avoir fait une jeunesse aussi triste, et qui me pardonnera aussi de l'attrister aujourd'hui par mes pleurs : n'est-ce pas, ma bonne Marie?

MARIE, *se jetant dans ses bras.*

Oh! mon père! mon bon père!

LE JEUNE HOMME, *à part.*

Et c'est là l'homme que lord Henri veut tromper sans doute, la jeune fille qu'il veut séduire! Mais on le dit loyal; peut-être l'aime-t-il sincèrement et la nouvelle de son mariage avec la fille de lord Weston n'est-elle pas de son aveu? (*Avec espoir.*) S'il en était ainsi...

JOHN.

Enfin, monsieur, pour tout vous dire, sitôt que Marie put commencer à lire, je m'agenouillai près d'elle pour lui faire épeler la lettre que j'avais conservée, et l'innocente enfant en assemblant des mots m'apprit que j'avais un fils en Amérique, que l'absence n'avait rien détruit d'un amour aussi pur que le jour, et qu'un père que j'avais outragé m'attendait pour me nommer son gendre. Mais cinq ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de cette lettre, et je n'avais pu partir. J'envoyai, moi, depuis, plusieurs lettres qui restèrent sans réponse; j'appris bientôt que des fièvres contagieuses avaient décimé la population dans ce pays où mon fils était venu au monde; j'eus l'horrible crainte que le fils que je n'avais pas embrassé, que la femme que j'aimais n'en eussent été victimes, et quinze années d'un morne silence sont venues la confirmer tous les jours; pardonnez-moi, monsieur, tout ce triste récit; mais vous me demandiez tout-à-l'heure si j'avais eu quelque retour à la vue dans un jour de bonheur, et moi je vous demande à mon tour quel jour je fus heureux?

LE JEUNE HOMME.

Vous avez cruellement souffert!

JOHN.

Trop, n'est-ce pas, pour jamais pouvoir espérer?

LE JEUNE HOMME.

Non, les chagrins seuls ont fait naître en vos yeux une cataracte qu'un Albinus pourrait détruire peut-être.

JOHN, *se levant.*

Que dites-vous?

LE JEUNE HOMME.

Je le crois; mais Dieu seul pourrait l'affirmer. (*A Marie.*) Tenez, jeune fille, reprenez ce livre, et vous le lirez à votre père. Il y verra toutes les heureuses et fatales chances d'une opération que le temps seul rendra certaine; il verra surtout que la force et la patience du malade sont aussi nécessaires que l'adresse et la prudence du médecin.

MARIE, *prenant le livre, qu'elle va porter dans une bibliothèque au fond.*

Nous le lirons le soir à la veillée.

Elle monte la scène.

JOHN, *au jeune homme.*

Vous ne serez pas long-temps, n'est-ce pas, sans venir me revoir?

LE JEUNE HOMME.

Oh! je ne pars pas encore; car j'ai chez vous deux missions à remplir: l'une de secourir le malheur, l'autre de garantir l'honneur de Marie.

JOHN, *inquiet.*

Que voulez-vous dire?

LE JEUNE HOMME.

Que je comprends d'autant mieux les souffrances de celui que la fatalité a séparé d'une femme qu'il aimait, que la fatalité m'arrache à cette heure une femme aimée, miss Anna Weston, dont j'ai l'amour, et que l'on veut marier au lieutenant lord Henri.

JOHN.

Lord Henri! Henri est noble?

LE JEUNE HOMME.

Oui, lord Henri, qui vous a caché son titre, est le fils du gouverneur de la Tour de Londres.

JOHN.

De lord Bedfort?

LE JEUNE HOMME.

Oui; le lieutenant a promis le mariage à Marie, et le lord est promis à la fille du chambellan du roi.

JOHN.

Henri m'a trompé!

MARIE, *qui est restée près de la fenêtre.*

Mon père, j'aperçois Henri, il arrive. Ah! quelle heureuse nouvelle vous allez lui apprendre!

LE JEUNE HOMME.

Enfin le hasard me l'amène.

JOHN, *au jeune homme.*

Oh! restez, monsieur, restez! à côté des reproches il me faut des preuves.

LE JEUNE HOMME.

Oh! je reste; car je ne me suis introduit chez vous que pour y rencontrer lord Henri. Je veux savoir aussi, moi, s'il approuve ou repousse ce mariage dont on parle tant à la cour.

SCENE V.

LES MÊMES, HENRI, *passant devant la fenêtre et entrant par le fond.*

HENRI.

Bonjour, Marie.

Il lui embrasse la main.

MARIE.

Arrivez donc, mon père a bien des choses à vous dire.

HENRI.

A moi? me voici? (*A John.*) C'est moi.

JOHN.

Bonjour, mylord.

HENRI, *surpris.*

Mylord!

MARIE.

Que dites-vous donc?

JOHN.

Écoute-moi, ma fille: Monsieur, quand, après avoir suivi long-temps Marie au sortir de l'église, vous vîntes me dire que vous l'aimiez et me jurer qu'elle serait votre épouse, j'accueillis le jeune homme qui tendait la main à l'orpheline; mais vous ne l'eussiez jamais revue si vous m'eussiez dit: Je m'appelle lord Henri.

HENRI.

C'est parce que j'avais prévu cela que je vous l'ai caché. Eh bien! oui, je suis noble; je suis noble, Marie; mais mes sermens sont saints et sacrés.

JOHN, *élevant la voix.*

Vos sermens! et votre prochain mariage avec une noble dame?

HENRI, *altéré.*

Quoi! vous savez?

JOHN.

Vous pensiez, n'est-ce pas, que, seul, je l'ignorais?

HENRI, *anéanti.*

Je l'avoue; j'ai tout fait pour empêcher ce bruit fatal d'arriver jusqu'à vous; mais ce mariage ne s'accomplira pas.

JOHN.

Je ne vous crois plus, mylord, vous nous avez menti.

HENRI, *désespéré.*

Oh! malheur! mais qui donc a pu vous dire?

LE JEUNE HOMME, *s'avançant.*

Moi, monsieur.

HENRI.

Vous? mais quel intérêt...

LE JEUNE HOMME.

Un intérêt puissant.

HENRI.

Qui êtes-vous donc?

LE JEUNE HOMME.

Je me nomme Albinus.

MARIE *et* JOHN.

Albinus!

HENRI.

Albinus le médecin?

ALBINUS.

Oui, mylord; et si vous prenez la vérité que je viens de dire pour une offense...

HENRI.

Non, monsieur, je connais votre amour pour miss Anna Weston, qui m'a confié qu'elle vous aimait, et votre présence ici, c'est ma justification, ma justification tout entière; car depuis trois jours je vous cherche dans Londres pour vous proposer un pacte, une alliance, et ce que je devais vous dire en secret, je veux le dire devant tous, et que Dieu me frappe si ma parole n'est pas sincère. Écoutez-moi donc, Albinus! vous êtes aimé de miss Weston, que des ambitions veulent me donner pour épouse et que je refuse, moi, qui ne saurais la rendre heureuse; et ces mêmes ambitions vous arrachent à jamais cette femme, à vous, parce que vous n'êtes point noble. (*Désignant John.*) Voici le père de ma fiancée à moi; rendez-lui donc la vue, faites-lui revoir le jour, et je jure qu'alors j'irai me jeter aux pieds du roi d'Angleterre en lui criant : Sire, une lettre de noblesse pour celui qui vient de faire un miracle dans vos états. Le roi sera juste, miss Anna deviendra votre épouse et l'amie de Marie, dont le père aura revu la lumière, et dans deux ans, quand je serai libre, lorsque l'on pourra dire : Lord Henri vient d'épouser Marie, la compagne, l'amie de la femme d'Albinus anobli, nous aurons eu chacun notre part de bonheur. Voilà, monsieur, ce que, depuis trois jours, je brûlais de vous dire, et je pensais qu'alors nous ne serions point ennemis!

ALBINUS, *avec émotion.*

Lord Henri, avez-vous un frère?

HENRI.

Non, monsieur, et vous?

ALBINUS.

Je n'en ai point non plus; voulez-vous être frères?

HENRI.

Un frère, c'est plus qu'un ami.

ALBINUS.

Je ne l'oublierai jamais si vous me donnez la main.

HENRI, *lui tendant la main.*

Soyons donc frères.

ALBINUS.

Et pour accomplir chacun notre tâche sacrée, je vous donne ici rendez-vous dans huit jours.

JOHN.

Qu'allez-vous faire?

ALBINUS.

Étudier encore, tuer le doute, peser la science, et revenir, confiant et sûr, m'asseoir en face de l'aveugle qui verra poindre le jour et l'obscurit mourir.

JOHN.

Dans huit jours!

ALBINUS, *à Henri.*

Dans huit jours, frère.

Albinus lui serre la main et sort.

SCÈNE VI.

JOHN, HENRI, MARIE.

HENRI, *à John et Marie.*

Moi, je vais vous quitter aussi, car il faut que je coure auprès de miss Anna Weston lui raconter tout cela, de miss Anna Weston dont ma bonne Marie n'est sans doute pas jalouse?

MARIE.

Oh! jamais.

HENRI.

Adieu.

JOHN.

Lord Henri, ne partez pas sans m'avoir pardonné.

HENRI.

Vous pardonner! et ne sommes nous pas tous deux coupables? mais nous avons chacun notre excuse : vous dans votre tendresse pour Marie, et moi dans mon amour qui a rendu ma parole trompeuse quand mon cœur était sincère... moi, qui attendais que j'eusse renversé bien des obstacles pour promettre à la fois amour, opulence et noblesse... Et tout cela, Marie, tu l'auras, je le jure... car je t'aime d'un amour invincible et profond... pour ta jeunesse et ta bonté... je t'aime

parce que... ton dévouement pour ce vieillard c'est celui d'un ange du Seigneur qui console un martyr... parce que j'ai souvent pleuré d'attendrissement en te voyant près de lui... je t'aime enfin parce que Dieu le veut... Et ne doutez jamais de moi quoi qu'il puisse arriver... l'amour ne meurt pas quand le ciel l'a commandé !... Adieu.

MARIE, *tristement.*

Déjà partir !

HENRI.

Il le faut.

MARIE.

Je n'ai pas encore eu le temps de vous voir... êtes-vous venu à pied ?

HENRI.

Non, mon cheval m'attend à l'angle de la place.

MARIE.

Permettez-vous, mon père, que j'accompagne lord Henri jusque là ?

JOHN.

Va, mon enfant, va près de lui; Dieu te veille.

HENRI.

Oh ! oui, près de moi, Dieu te veille.

Lord Henri et Marie sortent par le fond, John prête l'oreille et les écoute partir.

JOHN.

Je les entends encore... ils s'éloignent... (*Ludlow paraît devant la porte du fond.*) Ils s'arrêtent... que veulent-ils? (*Ludlow, après avoir observé, semble apercevoir Marie et Henri sur la place, et prend le même chemin qu'eux.*) Ils repartent... je ne les entends plus... Allez, heureux enfans, devenez époux, et je saurai seul, moi, que le fils de lord Bedfort sera l'époux de la fille d'un noble; car ils ignoreront toujours que Marie est fille de ce noble par qui j'ai tant souffert !... Ah ! William Smith... je ne me suis pas vengé sur ton innocent enfant du mal que tu m'as fait; je l'ai bien aimée ta fille, et Dieu m'en récompensera , car dans huit jours, disait Albinus, je pourrai voir le ciel, les arbres, le chemin... je pourrai du haut de mon clocher de Saint-Paul voir s'étendre devant moi la ville tout entière ! Est-ce possible ? ah ! mon Dieu ! je n'ose y songer... voir c'est vivre... Je ne sais quelle sainte confiance s'empare de moi... si j'osais espérer... l'espoir... c'est la joie... laisse-moi, Seigneur, un jour, une heure d'espoir... prolonge, oh ! mon Dieu! mon trop fragile bonheur...

SCENE VII.

JOHN, ALBINUS.

ALBINUS, *entrant effaré.*

Vieillard, on vient d'enlever ta fille !

JOHN.

Enlever Marie !

ALBINUS.

Je l'ai vu ; j'étais là, pensif... absorbé... je l'ai vu.

JOHN.

Mais c'est impossible... lord Henri est près d'elle.

ALBINUS.

Comme elle le regardait disparaître à cheval, deux hommes se sont jetés sur elle et l'ont, malgré ses cris, entraînée dans une voiture qui vient de s'éloigner avec tant de vitesse que je n'ai pu la suivre, et j'accours te crier qu'on t'enlève ton enfant.

JOHN.

Mais qui donc? qui donc ?

ALBINUS.

Oh ! j'ai heureusement reconnu sur la voiture les armes du gouverneur de la Tour.

JOHN.

Lord Bedfort... le père d'Henri ! oh ! vous ne me trompez pas?

ALBINUS.

L'absence de Marie ne t'en dit-elle pas assez?

JOHN, *appelant.*

Marie! Marie!

ALBINUS, *l'arrêtant.*

Du sang-froid...

JOHN.

Mais qui donc es-tu, toi qui m'apprends cela?

ALBINUS.

N'as-tu pas reconnu la voix d'Albinus? d'Albinus, qui ne veut pas à son tour que l'on sépare Henri de Marie, sa fiancée, et qui vient te dire enfin, pour retrouver sa fille qu'un infâme veut lui ravir : Il faut un guide à l'aveugle isolé, perdu dans les ténèbres; eh bien l'infâme, c'est lord Bedfort... et ton guide ce sera moi, si tu le veux !

JOHN.

Seigneur ! tu as donc toujours un regard pour le malheur! (*A Albinus.*) Jeune homme, votre main , que je la mouille de mes pleurs... (*se redressant*) et maintenant votre bras pour me conduire chez lord Bedfort.

ALBINUS.

Viens donc.

Il entraîne John par le fond.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIEME.

Une pièce des appartemens du gouverneur à la Tour de Londres. Au fond, grandes portes ouvertes donnant dans un vestibule qui conduit dans les appartemens de lord Bedfort ; à droite, sur le premier plan, porte laterale conduisant dans l'appartement de lord Henri. Porte latérale à gauche. — Pages et domestiques dans le vestibule au fond.

SCENE PREMIÈRE.

LORD BEDFORT, LORD WESTON.

Au lever du rideau, lord Bedfort est assis, lord Weston mettant son chapeau sur sa tête comme pour partir.

WESTON.

Avant de vous quitter, mylord, je vous dis encore que votre fils m'a fait adresser son refus d'épouser ma fille, et n'a pas craint de me dire qu'il aime cette fille du peuple.

BEDFORT, *se levant.*

Je vous le répète, mylord, c'est un caprice d'un jour, et qui doit passer en un jour ; j'ai déjà pris pour cela toutes les mesures nécessaires : le fils du gouverneur de la Tour et la fille du lord chambellan doivent, dans l'intérêt des deux familles, devenir époux comme cousins germains de grandes maisons.

WESTON.

Oui, mylord, il faut resserrer la noblesse trop ong-temps dispersée.

BEDFORT.

Ce doit être le vœu de tout bon Anglais.

WESTON.

C'est ce que je ne cesse de dire à ma fille depuis qu'elle a osé m'avouer cette passion presque honteuse qu'elle a conçue pour ce jeune médecin allemand... Il l'a sauvée, c'est vrai, mais je l'ai largement récompensé ; il avait de la science à vendre, je lui en ai acheté, je l'ai payée fort cher, je suis parfaitement quitte avec lui, et me suis hâté d'user de mon droit en lui défendant l'entrée de mon hôtel ; mais il est toujours en Angleterre, et je ne serais pas fâché qu'il y apprît bientôt le mariage de ma fille.

BEDFORT.

Si vous le voulez, nous aurons fait ce mariage avant d'aller siéger à la première séance du procès des assassins de Charles Ier.

WESTON.

Le parlement vient de faire une demande au roi pour que cet important procès commence dans quelques jours.

BEDFORT.

Sitôt ! mais toutes vos recherches ne sont pas encore terminées?

WESTON.

Non, mylord ; nous avons de nombreux prisonniers, de nombreux indices, et nous espérons que les interrogatoires nous dévoileront le reste.

BEDFORD, *avec inquiétude.*

Et ces deux nobles qui ont traîtreusement vendu le roi.

WESTON.

Ah ! ceux-là, rien encore ne nous les désigne, rien; mais le frère du roi ne perd pas patience.

BEDFORT.

Le frère du roi?

WESTON.

Ne remarquez-vous pas, mylord, que le duc de Glocester fait depuis plusieurs jours des visites inattendues chez tous les nobles du royaume?

BEDFORT.

En effet.

WESTON.

Ces visites ont un but, mylord, et le jeune duc de Glocester est habile et surtout vindicatif. Adieu, comte de Bedfort; tâchez de décider votre fils.

BEDFORT.

Comptez sur moi, mylord. (*Aux pages et valets qui sont dans le fond.*) Que l'on fasse les honneurs au justicier du roi, au lord chambellan Weston. (*Il s'incline; lord Weston sort accompagné des pages. Seul, continuant.*) Oui, mylord; je déciderai mon fils plus tôt peut-être que vous ne le pensez.

SCENE II.

LUDLOW, LORD BEDFORT.

LUDLOW.

Tu es seul?

BEDFORT.

Oui ; eh bien?

LUDLOW.

La jeune fille est maintenant parfaitement enfermée dans ta maison de Windsor.

BEDFORT.

Son désespoir?...

LUDLOW.

Est une sorte de résignation. Maintenant voilà ce qu'il faut faire.

BEDFORT.

Quoi donc?

LUDLOW.

Déclarer le père suspect: il sera d'abord arrêté sur cette déclaration ; une visite domiciliaire sera faite chez lui ; dans la crise où nous sommes, une visite domiciliaire compromet toujours, et ton fils sera bien forcé de renoncer tout d'abord à la fille d'un Cromwelliste déshonoré par le fait de son arrestation.

BEDFORT.

Bah ! tout cela ne vaut pas tant de peine ; j'ai pris un autre moyen ; j'ai eu ce matin avec lady Bedfort une conversation qui fera que nous pourrons bientôt, sans doute, laisser le vieillard en repos et la fille en liberté.

SCENE III.

LES MÊMES, RICHARD, LADY BEDFORT.

RICHARD, *annonçant.*

Lady comtesse de Bedfort.

BEDFORT.

Elle vient me trouver, c'est bon signe. (*A Ludlow.*) Laisse-nous.

Ludlow sort.

LADY BEDFORT, *entrant précipitamment.*

De grâce, écoutez-moi, mylord!

BEDFORT.

M'apportez-vous, madame, la réponse de lord Henri?

LADY BEDFORT.

Je n'ai pu me décider encore à le voir, et je venais vous supplier, mylord...

BEDFORT, *impérieusement.*

Je ne veux rien entendre, madame, que la réponse de votre fils, et je ne puis l'attendre longtemps. (*Au domestique, qui n'est pas sorti.*) Dites à lord Henri que la comtesse, sa mère, l'attend ici sur l'heure.

LADY BEDFORT.

Mais cependant, mylord, lord Henri est mon fils, à moi...

BEDFORT, *l'interrompant.*

Et n'est pas le mien, allez-vous dire. Vous avez raison, madame; mais mon sacrifice a été plus grand que le vôtre; lord Henri ne m'est rien, et je l'ai adopté, je lui ai donné mon nom, mon mom, qu'il veut à sa majorité déshonorer par une mésalliance, et je ne veux pas lui en laisser le pouvoir.

LADY BEDFORT.

Mais il n'aime pas la fille du lord chambellan.

BEDFORT.

Eh! madame, ne nous sommes-nous pas mariés sans amour?

LADY BEDFORT.

Oui, mylord, sans amour; mais alors tous deux, moi du moins, vous le savez, mylord, je ne pouvais plus aimer; notre mariage ne fut pas et ne pouvait pas être une union, parce que ce n'était point une épouse qu'il vous fallait, à vous, qui épousiez une femme mourante, mais le partage d'une fortune. En vous donnant votre part de la mienne, j'ai accompli ma promesse; ce n'était pas un époux qu'il me fallait, à moi, souffrante, condamnée... mais un nom pour mon enfant, et quand vous lui donnâtes le vôtre, je n'exigeai de vous qu'un serment, celui de rendre heureux mon fils; et maintenant vous voulez son malheur.

BEDFORT.

Je veux son bonheur.

LADY BEDFORT.

Non, mylord.

BEDFORT.

En un mot, madame, il faut que je sache au plus tôt si l'on veut m'obéir ou si nous devons divorcer.

LADY BEDFORT, *avec fierté.*

Encore le divorce! Mais qu'y perdrai-je moi, mylord? la fortune est à moi.

BEDFORT.

Vous y gagneriez, madame, que tout le monde apprendrait que, lorsque j'épousai lady Clary Richmond, déjà mère, elle n'était point veuve d'un premier mari, mais...

LADY BEDFORT, *épouvantée.*

Déshonorée, n'est-ce pas?

BEDFORT.

Lord Henri va venir, madame, et je vous laisse avec lui.

Il sort par le fond.

SCENE IV.

LADY BEDFORT, *puis* HENRI.

LADY BEDFORT, *seule.*

Le divorce! c'est le déshonneur!... mais je ne pourrai jamais l'aider à sacrifier peut-être le bonheur d'Henri, je ne le pourrai jamais, mon Dieu!

HENRI, *entrant par la porte qui donne dans son appartement.*

Vous me faites appeler, ma mère?

LADY BEDFORT, *à part.*

Le voici!

HENRI.

Que me voulez-vous donc, madame?

LADY BEDFORT.

Te prier, mon enfant, te supplier de faire ce mariage avec lady Weston.

HENRI.

Et vous aussi, ma mère, vous, à qui j'ai dit que j'aimais Marie, à qui j'ai confié que miss Anna Weston avait un secret amour dans l'ame, vous voulez...! Je comprend que lord Bedfort, l'homme au cœur sec, croie qu'on puisse éteindre deux amours comme deux mauvaises pensées... mais vous, ma mère... vous, qui avez tant aimé... mon pauvre père... et qui avez fait depuis un culte, une religion de son souvenir!...

LADY BEDFORT, *se contraignant.*

Mais quand tu auras vingt-cinq ans... . mon enfant, tu seras pair d'Angleterre... et Marie...

HENRI, *se rapprochant de lady Bedfort, et à demi-voix.*

N'est qu'un enfant du peuple, n'est-ce pas? Et ne suis-je pas le fils d'un homme du peuple, moi, d'un pauvre, qui avait à lui seul autant de générosité que toute la noblesse a d'intrigue? Ne m'avez-vous pas cent fois conté son histoire? Ne l'avez-vous pas aimé, vous, ma mère?... Si j'ai cherché une femme dans le peuple, c'est parce que je crois qu'il est de mon devoir de faire une heureuse dans ce monde où vivait mon père... où il vit peut-être encore, mon Dieu!

LADY BEDFORT.

Non, mon enfant, il n'y est plus.

HENRI.

Hélas! ma mère, nous n'avons pas encore vu son nom écrit sur une pierre tumulaire.

LADY BEDFORT.

Non, mais, depuis notre retour, je l'ai fait chercher sans cesse, et j'ai cruellement appris que

tous ses amis sont morts, que lui-même a depuis quinze ans disparu de l'Écosse... Or, mon enfant, s'il a quitté l'Angleterre, c'était pour venir auprès de nous; s'il n'y est pas arrivé, c'est qu'entre nous et l'Angleterre il y avait des mers à traverser; c'est que souvent les bâtimens font naufrage, (*pleurant*) et que les malheureux naufragés n'ont pas de pierres tumulaires...

HENRI.

Vous le pleurez encore, et vous voulez que moi j'oublie!... Que je souffre!...

LADY BEDFORT, *précipitamment.*

Non, mon enfant, non.

HENRI.

Mais alors pourquoi me parlez-vous ainsi?

LADY BEDFORT.

Parce que je suis menacée, lord Henri.

HENRI.

Et de quoi donc, ma mère?

LADY BEDFORT.

D'un divorce.

HENRI.

D'un divorce!

LADY BEDFORT.

Oui, dans lequel lord Bedfort rendrait publique une partie de notre secret, et dévoilerait que ton père n'était pas mon époux, car, tu le sais, à l'heure du mariage il n'est point revenu.

HENRI.

Et lord Bedfort a osé vous dire...! mais il n'oserait accomplir sa menace, lui, qui ne brille que parce qu'il est votre époux. Lord Bedfort! fils de pères ruinés par la débauche, et qui a je ne sais comment fait revivre les restes d'une fortune engloutie... Mais ces restes ne suffiraient pas à payer aujourd'hui la moitié de ses dettes... un divorce le ruinerait, lui qui n'a qu'une seule passion... l'orgueil!... Oh! ne tremblez pas, ma mère; mais, pour éviter les tourmens d'une lutte, ayez l'air d'approuver toutes ses actions; dites-lui que je me suis révolté contre vous-même; Henri s'étant révolté contre sa mère, lord Bedfort le croira difficilement, mais soutenez-le; montrons-nous comme de grands ennemis en sa présence, et dans le secret je vous ferai voir Marie si bonne, si intéressante, celui qui lui a servi de père... vieillard aveugle... si généreux, si noble et si malheureux!... Oh! consentez, ma mère, consentez... et si lord Bedfort parle encore de divorce... alors, ce ne sera pas vous, ce sera moi qui l'en défierai.

LADY BEDFORT.

Toi?

HENRI.

Mais avec sagesse et prudence. Oh! consentez, ma mère!

LADY BEDFORT, *souriant.*

Tu veux donc que je passe pour ton ennemie?

HENRI.

Je vous en supplie. Et maintenant séparons-nous; allez vous plaindre à lord Bedfort.

LADY BEDFORT.

Oui, je me retire; mais avant de commencer nos hostilités... personne ne nous regarde; viens au moins m'embrasser.

HENRI, *lui sautant au cou.*

Oui, ma mère, ce sera notre déclaration de guerre. (*Il accompagne sa mère; elle sort par la gauche; redescendant la scène.*) Oh! lord Bedfort! ta haine ne sera jamais aussi puissante que notre amour.

SCENE V.

LORD HENRI, RICHARD, *puis* ALBINUS, *puis* JOHN.

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Mylord Henri, deux inconnus demandent à vous parler.

HENRI.

A moi? qu'ils entrent. (*A part.*) Que peut-on me vouloir?

ALBINUS, *entrant.*

Frère, pardonnez...

HENRI.

Albinus!

ALBINUS.

Si j'ose venir jusqu'à vous; mais j'amène avec moi le sonneur de Saint-Paul.

HENRI.

Le sonneur de Saint-Paul!... mais où est-il donc? (*Il monte la scène et aperçoit John, que le domestique conduit.*) Le voici!... Oh! venez, et dites-moi... quelle nouvelle m'apportez-vous donc?

JOHN.

Aucune, mylord... c'est à votre père que je veux parler; et je vous prie en grâce de me conduire là où je pourrai lui parler sans témoins.

HENRI.

Sans témoins?

JOHN.

Oui, mylord; car vous ne pouvez entendre ce que je dois lui dire.

HENRI.

Vous m'effrayez!...

JOHN.

Aide et discrétion, mylord, voilà ce que je viens vous demander.

HENRI.

Vous serez satisfait.

JOHN.

Merci, lord Henri.

HENRI.

Et Marie... ne vous a pas accompagné?

JOHN.

Non, mylord, j'ai pris un autre guide.

ALBINUS.

Et ce guide, qui doit vous reconduire dans le quartier Saint-Paul, va vous attendre à la porte de ce palais.

HENRI, *l'arrêtant.*

Entrez ici, dans mon appartement.

Il en désigne la porte.

ALBINUS.

Si vous le voulez bien, mylord. (*Pendant que lord Henri va ouvrir la porte, bas à John.*) John ! du courage !

JOHN, *bas.*

J'en aurai.

ALBINUS, *bas à John.*

Je serai là... une porte à droite, vous entendez ? Si Bedfort niait, (*Henri reparaît à la porte*) appelez-moi... je viendrai... j'ai vu, moi...

Il s'incline devant Henri et entre dans l'appartement à droite.

HENRI, *à part.*

Que se disaient-ils ? (*A John.*) C'est à lord Bedfort que vous voulez parler... (*Il monte regarder au fond; redescendant la scène.*) Le voici... il vient lentement de ce côté.

JOHN.

Partez ! qu'il ne vous voie pas près de moi.

LORD HENRI, *impatient.*

Mais enfin, qu'y a-t-il donc ?

JOHN.

Aide et discrétion, mylord, voilà ce que vous m'avez promis.

HENRI.

C'est vrai... (*A part.*) Quel mystère !

Il entre dans son appartement.

JOHN, *seul.*

Seigneur, qui m'avez conduit jusqu'ici... ne m'abandonnez pas... J'entends marcher... le voici...

Il reste immobile.

SCENE VI.

JOHN, LORD BEDFORT.

LORD BEDFORT, *entrant pensif du fond.*

Lady Bedfort s'est enfin rendue... heureusement !... j'aurais été fort embarrassé si elle avait préféré le divorce à la soumission ; mais lord Henri, lui, résiste à sa mère ; je ne l'aurais pas cru. (*Il s'assied.*) Ludlow avait raison, il faut que le père de Marie soit compromis... puisque lord Henri ne trouve pas que la misère soit un suffisant déshonneur... nous leur en ferons un autre...

JOHN, *s'approchant.*

Mylord comte de Bedfort.

BEDFORT, *à part.*

Lui ! chez moi ! (*Haut.*) Qui êtes-vous ?

JOHN.

Je suis le sonneur de Saint-Paul.

BEDFORT.

Qui vous a amené près de moi ? répondez...

JOHN.

Votre fils, mylord.

BEDFORT.

Lord Henri !

JOHN, *précipitamment.*

Oui, mylord, mais il ne sait pas quel est le motif qui m'amène.

BEDFORT.

Et moi, je veux le savoir... hâtez-vous... parlez !

JOHN.

Vous le savez bien, mylord.

LORD BEDFORT.

Moi ?... je ne suis pas un devin... Au fait, que voulez-vous ?

JOHN.

Ma fille bien aimée, qu'il y a quelques heures vous m'avez enlevée, mylord.

BEDFORT.

Votre fille... enlevée... et c'est moi que vous accusez...?

JOHN.

Vous savez bien, mylord, qu'elle est aimée par lord Henri, votre fils, et que cet amour vous déplaît. Nous tâcherons de le détruire, mylord ; mais qu'on me rende mon enfant, car c'est tout ce que j'ai dans le monde, tout ce que j'aime au monde ! C'est mon soutien, mon guide à moi, qui ne vois pas la lumière !...

BEDFORT.

Je ne puis que vous plaindre, monsieur... mais j'ignore...

JOHN, *vivement.*

Oh ! qu'on me la rende sans retard... mylord !... car souvent sur une jeune fille enlevée on a d'horribles projets... Une heure suffit pour consommer son déshonneur à l'aide de la violence... Et si cela m'arrivait à moi, qui ne pourrais me venger... qui ne pourrais ni chercher.. ni voir !... Quand on est aveugle, mylord, on ne peut pas se venger... Oh ! mylord !... rendez-moi mon enfant !

BEDFORT.

La douleur vous égare et vous livre à des soupçons dont je pourrais m'offenser.

JOHN, *élevant la voix.*

Mylord !... (*Se contraignant.*) Ne cherchez pas à le nier... on a vu vos armes sur la voiture qui emportait Marie.

BEDFORT, *à part.*

Enfer !... (*Avec calme.*) Qui vous l'a dit ?

JOHN, *fermement.*

On me l'a dit.

BEDFORT.

On vous a trompé.

JOHN.

Non, mylord.

BEDFORT, *impatienté.*

Enfin, monsieur... je ne vois dans tout ceci qu'un père malheureux jusqu'à la démence, qui veut, pour retrouver sa fille enlevée, la protection d'un noble d'Angleterre, et je vous protégerai... Mais d'autres soins plus graves m'appellent à cette heure... comptez sur moi.

Il monte la scène pour sortir.

JOHN, *se jetant après lui.*

Arrêtez, mylord !

BEDFORT.

Malheureux ! vous osez...!

JOHN, *se cramponnant à son manteau.*

Où vous irez, vous m'entraînerez, mylord, car je ne puis suivre, moi... je me cramponne et je

m'attache... Mylord, qu'avez-vous fait de ma fille ?

BEDFORT.

Arrière, insensé !... laisse-moi !

JOHN, *se traînant après lui.*

Vous m'entendrez, mylord !

BEDFORT.

Mais depuis quand donc les gens du peuple osent-ils venir jusque dans nos palais se pendre à nos habits?

JOHN, *le tenant toujours.*

Depuis que les nobles viennent chez les gens du peuple leur voler leur trésor. Mais vous ne poursuivrez pas votre œuvre infâme avec impunité, car mes cris appelleront du secours, car je crierai de toute ma force.

BEDFORT.

Silence!...

JOHN, *criant.*

Mon enfant!... rendez-moi mon enfant!

BEDFORT, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi !

JOHN, *se dégageant.*

J'appellerai lord Henri.

BEDFORT.

Silence, malheureux ! et l'on te rendra ta fille.

JOHN.

Vous me la rendrez!... oh ! je me tais, mylord ; je me repens. (*Il lâche le manteau.*) Vous me la rendrez!... Oh! vous aviez raison, mylord, je suis en démence... Il faut me pardonner, moi, j'ai tant souffert, que facilement ma tête s'égare... et puis, j'aime tant Marie!... Marie!... où est-elle donc, mylord ?

BEDFORT.

Dans quelques heures elle te sera rendue.

JOHN, *avec hauteur.*

Mais je ne puis attendre, moi.

BEDFORT.

La distance qui déjà te sépare d'elle rend un plus prompt retour impossible, et je vais à l'instant donner des ordres pour qu'elle soit au plus tôt ramenée chez toi; elle y rentrera pure.

JONH.

Ces ordres... ces ordres, mylord !... hâtez-vous de les donner.

BEDFORT, *sonnant. A un domestique.*

Ludlow est dans mon cabinet... dites-lui que je l'attends ici. (*A part.*) Aveugle clairvoyant, tu te condamnes toi-même!... (*A John.*) Maintenant, écoute-moi... Je te rendrai ta fille, à toi, qui as permis dans ta maison un amour qui tendait à me déshonorer... mais si mon fils apprend un seul mot de ce qui s'est passé entre nous, tu la perdras avec toi!... car le gouverneur de la Tour te déclarera une guerre à mort... et dans cette guerre...

JOHN.

Je serais facilement vaincu, je le sais, mylord... Lord Henri ne saura rien.

SCENE VII.

LES MÊMES, LADY BEDFORT.

LADY BEDFORT, *entrant par le fond.*

Enfin, je vous trouve, mylord !

BEDFORT, *surpris.*

Que me voulez-vous, madame?

LADY BEDFORT.

Vous êtes donc le seul ici qui ne savez pas que la cour d'honneur se remplit des officiers qui précèdent le duc, frère du roi?

JOHN, *à part, avec agitation.*

Quelle est cette voix ?...

Il prête l'oreille avec stupeur.

BEDFORT.

Que dites-vous? le frère du roi vient me visiter !... (*A part.*) Est-ce qu'il aurait des soupçons?... Oh ! plus que jamais, il faut que ce mariage... et Ludlow ne vient pas !... (*L'apercevant qui entre.*) Ah ! le voici !

Il monte vers lui.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LUDLOW.

LUDLOW, *entrant, à Bedfort.*

Tu m'as fait demander, j'accours. (*Apercevant John.*) Cet homme ici !

LORD BEDFORT, *l'amenant sur le devant de la scène et à voix basse.*

Oui, il a tout découvert... Il faut qu'avant une heure il soit compromis, arrêté.

LUDLOW.

J'en fais mon affaire.

BEDFORT.

Surtout que l'on ne puisse pas soupçonner que la déclaration sera partie de chez moi.

LUDLOW.

Sois tranquille.

Ils montent tous deux la scène en causant avec agitation.

JOHN.

Cette voix... je n'entend plus cette voix.

LADY BEDFORT, *le regardant.*

Oui, Henri m'a dit vrai, lord Bedfort s'entretenait secrètement avec le père de Marie.

Elle s'en approche.

JOHN *inquiet, et poursuivant sa pensée.*

Elle est donc partie !...

Il fait quelques pas en prêtant l'oreille et se tourne vers lady Bedfort, qui le regarde avec intérêt et jette un cri en le voyant en face. On entend des fanfares au dehors.

BEDFORT, *au fond, se séparant de Ludlow, qui part.*

Ce sont les fanfares qui annoncent la présence du duc de Glocester. (*A lady Bedfort.*) Venez saluer le prince, venez, madame.

Il la prend par la main et l'emmène par le fond. Lady Bedfort, terrifiée, se laisse machinalement emmener et reste jusqu'à sa sortie les yeux fixés sur John.

SCENE IX.

JOHN, *puis* ALBINUS.

JOHN, *dans un grand désordre.*

Que se passe-t-il donc autour de moi?... mes genoux fléchissent... j'étouffe... oh! c'est que je viens d'entendre une voix de femme... la voix de Clary... (*Avec douleur.*) Mais Clary!... elle est morte, Clary... (*Avec confiance.*) Pourtant nulle autre voix ne pouvait ainsi me briser le cœur..... Non, non, cette voix, c'était la sienne. Elle était ici tout-à-l'heure... elle ne peut être loin... (*Il marche au hasard.*) Mais où donc? ou donc? (*Il se heurte contre les meubles, avec désespoir.*) Et je suis aveugle! (*Pleurant.*) Aveugle!... (*Se souvenant.*) Mais on peut me rendre la vue... Oui, une porte à droite... il me l'a dit... (*Courant près de la porte à droite.*) Albinus! Albinus!

ALBINUS, *paraissant.*

Qu'y a-t-il? seul ici! que voulez-vous?

JOHN.

La vue! la vue!

ALBINUS.

Quel égarement!

JOHN.

Arrachez donc ce voile qui m'accable et m'étouffe.

ALBINUS.

Mais qu'espères-tu donc?

JOHN.

Revoir une femme, un fils peut-être... Oh! ne me questionnez pas et sauvez moi! La vue sur l'heure! la vue!

ALBINUS.

Sur l'heure, dis-tu? mais après l'opération il te faudrait garder pendant deux jours encore un bandeau sur tes yeux!

JOHN.

Seulement alors je pourrai supporter l'absence du jour; autrement j'en mourrais, et vous ne me laisserez pas mourir, vous... (*Silence d'Albinus.*) Vous ne répondez pas.

ALBINUS, *avec chagrin.*

Je n'ai pas encore opéré sans le secours de mon père.

JOHN.

Osez donc!

ALBINUS.

Oser! mais si j'échouais?...

JOHN, *désespéré.*

Je suis condamné, vous avez peur.

ALBINUS, *vivement.*

Non; si tu ne trembles pas, toi.

JOHN.

On ne tremble pas quand on espère revivre.

ALBINUS.

Tu le veux donc?

JOHN.

Je le veux.

ALBINUS.

J'y consens. Grand Dieu, qu'ai-je promis!... Oh! le ciel secondera mes efforts.' Mais j'entends venir! entrons chez lord Henri.

JOHN, *marchant droit devant lui.*

Par où? par où donc?

ALBINUS, *lui saisissant la main et l'entraînant dans l'appartement.*

Par ici!

Ils sortent. Lady Bedfort, pâle et inquiète, paraît au fond.

SCENE X.

LADY BEDFORD, *puis* HENRI.

LADY BEDFORT, *après avoir cherché des yeux tout autour d'elle.*

Il est parti; je viens trop tard: qui peut l'avoir emmené? lord Henri, sans doute... Lord Henri guidant John aveugle... oh! c'est un des coups de la Providence! John, que je vient de revoir ici, tout-à-l'heure!... il était là devant moi, John, mon sauveur, mon époux.. Oh! c'est une horrible souffrance que de voir s'animer tout-à-coup le souvenir et le rêve, et de ne pouvoir ni crier ni prier... Non je ne pouvais rien... lord Bedfort était là; il me prenait la main, m'entraînait, et je ne l'ai pas repoussé! Oh! j'étais insensible, éblouie; je n'entendais qu'une voix qui me disait: John existe, le père de ton fils n'est pas mort. (*Avec ferveur.*) Merci, bonté divine, qui me l'avez conservé; merci, bonté divine. (*Elle aperçoit lord Henri qui sort de son appartement.*) Lord Henri! où est le sonneur de Saint-Paul?

HENRI, *désignant son appartement.*

Il est là, ma mère.

LADY BEDFORT.

Là? je veux le voir.

HENRI.

Arrêtez, ma mère, vous ne pouvez entrer.

LADY BEDFORT.

Et pourquoi?

HENRI.

Si vous saviez, ma mère...

LADY BEDFORT.

Qu'est-ce donc?

HENRI.

Tout-à-l'heure j'étais dans mon appartement, quand y sont entrés tout-à-coup le sonneur de Saint-Paul et le docteur Albinus, qui l'avait accompagné jusqu'ici; le vieillard pleurait, suppliait, et, comme dans le délire, il parlait d'une femme, d'un enfant, sauvé; haletant, il se traînait à nos pieds en nous demandant la vue, la vue; puis il pleurait et suppliait toujours, lorsque Albinus, pâle et résigné, l'assit courageusement près d'une fenêtre, déroula des outils, ouvrit les grands rideaux qui obstruaient la lumière; puis il appuya sur son bras la tête du vieillard, qui ne pleurait plus, contempla froidement ses yeux éteints, prit un outil tranchant... alors ma vue se troubla, et, redoutant que ma faiblesse ne leur ôtât leur force,

je m'éloignais d'eux, ma mère, quand je vous ai rencontrée.

LADY BEDFORT, *précipitamment.*

Si le médecin échouait, quels sont les dangers?

HENRI.

Hélas! la mort peut-être.

LADY BEDFORT, *épouvantée.*

La mort! et c'est toi qui as permis!... Il faut empêcher cette opération.

HENRI, *se plaçant devant sa mère.*

Arrêtez, ma mère!

LADY BEDFORT.

C'est un crime que de tenter ainsi la Providence; c'est presqu'un homicide. Laisse-moi passer! Qu'il soit aveugle, mais qu'il vive!

HENRI, *lui barrant le passage.*

Je ne puis vous laisser entrer.

LADY BEDFORT.

Peut-être est-il temps encore.

HENRI, *s'opposant toujours.*

Non, ma mère, non.

LADY BEDFORT.

Mais, malheureux enfant, cet aveugle...

HENRI.

Eh bien! ma mère?

LADY BEDFORT.

Si tu savais!

HENRI.

Quoi donc?

LADY BEDFORT.

Mais c'est... c'est ton père.

HENRI.

Mon père! lui! lui... (*Il court à la porte. S'arrêtant tout-à-coup.*) Oh! non, je ne puis entrer maintenant, l'opération s'achève. (*Levant les mains au ciel.*) Dieu! conserve mon père.

SCENE XI.

LES MÊMES, LORD BEDFORT.

LORD BEDFORT, *entrant par le fond.*

Je vous trouve à propos, monsieur.

HENRI.

Que me voulez-vous, mylord?

BEDFORT.

Vous apprendre, monsieur, que le duc, frère du roi, vient de me quitter pour courir en toute hâte chez le sonneur de Saint-Paul.

HENRI.

Chez le sonneur de Saint-Paul?

BEDFORT.

Oui, monsieur; car son altesse était à peine entrée chez moi, qu'un messager est venu lui annoncer qu'après avoir éclairci de vagues soupçons et suivi des traces mal effacées, lord Weston vient de découvrir chez le sonneur de Saint-Paul la preuve de sa complicité dans le meurtre du roi Charles Ier...

HENRI.

Que dit-il?

BEDFORT, *se découvrant.*

Que Dieu garde au ciel parmi ses saints martyrs. (*A part.*) En ceci, l'événement a dépassé mes espérances. (*Haut.*) Et je veux vous dire aussi, mylord, que je me repens d'avoir voulu vous séparer de Marie.

HENRI.

De Marie?

BEDFORD.

Oui, mylord, de Marie, qui est maintenant enfermée dans ma maison de Windsor, et que vous pouvez en faire sortir; je ne m'oppose pas à votre violent amour; car, lorsque la haute police est sur les pas du coupable, je ne pense pas que vous vouliez encore épouser la fille d'un homme que va réclamer l'échafaud... Vous ne répondez pas?

HENRI.

Je n'ai rien à répondre, mylord, sinon que je voudrais bien savoir quelle basse et infâme calomnie a compromis cet homme?

BEDFORT, *avec méchanceté.*

Il serait plus prudent, croyez-moi, de le protéger contre la déportation ou le gibet que contre la calomnie.

HENRI, *avec hauteur.*

Je le protégerai contre tout, mylord.

BEDFORT.

Et je vous le défends, moi.

HENRI.

Vous?

BEDFORT, *avec autorité.*

Moi! votre père.

HENRI, *éclatant.*

Vous n'êtes pas mon père, mylord...

LADY BEDFORT, *se jetant entre eux.*

Henri!

HENRI.

Oh! ma mère!... ma mère!

BEDFORT.

Prenez garde, jeune homme.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

Le lord chambellan Weston.

SCENE XII.

LES MÊMES, LORD WESTON.

LORD BEDFORT, *allant à lord Weston, qui entre.*

Vous arrivez à propos, mylord, pour affirmer à l'incrédule lord Henri la culpabilité du sonneur de Saint-Paul.

WESTON.

En effet, mieux qu'aucun je puis l'affirmer. J'en ai les preuves.

HENRI.

Mais, en un mot, de quoi donc est-il accusé?

WESTON.

La cause de son arrestation est encore un secret d'état que je ne puis confier qu'au gouverneur de la Tour. (*A lady Bedfort.*) Pardonnez, madame.

HENRI.

Venez, ma mère.

Il la prend par la main et la conduit près de la porte de son appartement. Tous deux ils paraissent hésiter; puis

se décident tout-à-coup et entrent dans l'appartement d'Henri.

SCENE XIII.

LORD BEDFORT, LORD WESTON.

LORD BEDFORT, *à lord Weston.*

Nous sommes seuls, et je vous avoue, mylord, que je suis moi-même très-curieux de savoir...

WESTON, *l'interrompant.*

Mylord! William Smith et son complice sont, pour ainsi dire, entre nos mains. (*Bedfort reste interdit.*) Après avoir brisé un meuble chez le sonneur de Saint-Paul, on y a trouvé un rouleau de papiers soigneusement cacheté, et ce papier, le voici; voyez l'adresse, lisez.

Il lui présente un papier.

BEDFORT, *lisant.*

A William Smith.

WESTON.

Et maintenant lisez ici... au bas... là.

BEDFORT, *lisant avec dissimulation.*

« Quant à la cassette du roi, j'en ai brûlé le bois, fondu les ornemens; les cent mille guinées sont en route pour l'Amérique... notre rendez-vous est à Terre-Neuve. »

WESTON, *glorieux.*

Vous le voyez, mylord, l'entier aveu du crime.

BEDFORT.

Oui; mais sur quoi comptez-vous, mylord, pour découvrir les coupables?

WESTON.

Sur les révélations du sonneur de Saint-Paul.

BEDFORT, *vivement.*

Et pourquoi ne pas supposer d'abord que le sonneur de Saint-Paul est l'un d'eux?

WESTON.

Y songez-vous, mylord? le roi n'a-t-il pas déclaré... et cette lettre, elle-même, ne prouve-t-elle pas que les deux traitres étaient des nobles?

BEDFORT.

En effet.

WESTON.

Oh! nous les trouverons, mylord... et le jour où nous verrons leurs blasons brûlés, leurs familles proscrites... ce jour-là, mylord, je le regarderai comme le plus beau de ma vie... Et vous?

BEDFORT.

Moi! moi aussi, mylord.

WESTON.

Et savez-vous, mylord, pourquoi je vous ai secrètement montré cette lettre?

BEDFORT.

Je vous avouerai franchement que je ne le soupçonne pas.

WESTON.

C'est que je veux que vous m'aidiez à trouver les coupables.

BEDFORT.

Volontiers. Le roi Charles a-t-il connaissance de cette lettre?

WESTON.

Comme il venait de la lire, il a levé les mains au ciel en s'écriant avec chaleur : O Charles Ier, mon père, tu seras vengé; puis il a chargé plusieurs officiers qui étaient près de lui d'aller aussitôt arrêter eux-mêmes le sonneur de Saint-Paul.

BEDFORT, *à part.*

Je suis perdu.

UN DOMESTIQUES, *annonçant.*

Sa majesté le roi Charles II.

BEDFORT, *avec épouvante.*

Le roi! (*Cherchant à se remettre.*) Allons, allons! de l'audace.

Le roi paraît, accompagné de deux capitaines qui restent au fond.

SCENE XIV.

LES MÊMES, CHARLES II.

LORD BEDFORT.

Quoi! votre majesté ici, et les gardes de la Tour ne vous ont pas rendu les honneurs, sire!

CHARLES II.

Je ne l'ai pas voulu, mylord. Après avoir vainement cherché le sonneur de Saint-Paul dans le quartier qu'il habite, on a appris qu'il y a quelques heures il est entré chez vous...

BEDFORT.

C'est vrai, sire... c'est vrai.

CHARLES II.

Et qu'il n'en est pas sorti.

BEDFORT.

Il n'en est pas sorti... lord Henri peut seul l'y retenir... je suis innocent, sire! je suis innocent!

CHARLES II.

Je ne vous accuse pas, mylord; le crime serait seulement de le soustraire à la justice, car il est criminel. Faites appeler lord Henri.

BEDFORT.

Sans doute il est dans son appartement. (*Il va à la porte.*) La porte en est fermée. (*Heurtant.*) Ouvrez, au nom du roi.

La porte s'ouvre, Albinus paraît.

SCENE XV.

LES MÊMES, ALBINUS.

LORD WESTON, *le reconnaissant.*

Albinus!

ALBINUS, *avec un grand calme.*

Sa majesté le roi cherche le sonneur de Saint-Paul?

CHARLES II

Oui, monsieur; où est-il?

ALBINUS, *désignant l'appartement.*

Il est là... (*mouvement de Bedfort*) mais l'on ne peut entrer; Dieu met le malade sous la garde du médecin, et le sonneur de Saint-Paul m'appartient à cette heure.

CHARLES II.

Et cet homme est là?

ALBINUS.

Plongé dans un assoupissement causé par les suites de la terrible opération qu'il vient de subir.

CHARLES II.

Une opération ?

ALBINUS.

Oui, sire; car, avant d'apprendre l'accusation du sonneur de Saint-Paul, lord Henri Bedfort m'avait chargé de venir chez lui pour y guérir l'aveugle.

CHARLES II.

Et quels seront les résultats de cette opération?

ALBINUS.

Dans deux jours la vue pour l'aveugle, si mes soins lui sont prodigués; pour lui la mort demain si l'on nous sépare.

LORD BEDFORT, *se disposant à entrer.*

Point de pitié pour ce misérable.

CHARLES II, *l'arrêtant.*

Arrêtez, mylord; vous oubliez donc que la vie de cet homme m'est aujourd'hui la plus sacrée de toutes? (*A Albinus.*) Le ferez-vous vivre, monsieur?

ALBINUS.

Vivre! je l'espère, sire; Dieu le veut-il?

BEDFORT, *vivement.*

Sire, je suis gouverneur de la Tour, et l'accusé va rester sous ma responsabilité, lui que des nobles puissans sont peut-être intéressés à m'arracher; et je déclare que je ne puis en répondre qu'après l'avoir enfermé dans les prisons...

ALBINUS.

J'allais demander pour lui la prison la plus obscure de la Tour et le droit de l'y accompagner. L'absence complète du jour est indispensable au malade.

CHARLES II, *aux officiers qui sont restés près de la porte.*

Capitaine Bruce, lieutenant Sydney, faites transporter le sonneur de Saint-Paul dans les prisons. (*A Albinus.*) Jusqu'au rétablissement de cet homme vous êtes aussi prisonnier, monsieur.

ALBINUS.

Sire, le prêtre ne quitte le condamné que lorsqu'il monte sur l'échafaud, le médecin ne doit abandonner le malade que lorsqu'il descend dans la tombe.

CHARLES II, *aux capitaines.*

Allez!

Ils entrent avec Albinus dans l'appartement.

SCENE XVI.

CHARLES II, LORD BEDFORT, LORD WESTON.

CHARLES II, *se parlant à lui-même.*

Ah! messieurs du parlement, vous m'avez accusé de ne pas hâter le procès des traîtres; vous vous êtes étonnés de ma lenteur à punir; mais aujourd'hui que je suis sur les pas des deux grands coupables, je m'écrie: vengeance! vengeance! je demande comme vous le procès des traîtres, et je veux dicter leur sentence. Lord Bedfort, écrivez!

BEDFORT, *à part.*

Que veut-il faire? (*Après s'être assis près d'une table.*) Sire, j'attends.

CHARLES II, *dictant.*

Tous ceux qui seront convaincus du crime de haute trahison envers la personne sacrée de Charles Ier, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, seront traînés sur une claie au lieu de l'exécution, et là leur main droite sera coupée...

BEDFORT.

Ensuite?

CHARLES II, *continuant.*

Brûlée devant eux; on leur lira l'acte de proscription et de flétrissure de leur famille tout entière; leurs têtes seront coupées... et Dieu ait merci de leurs ames! (*A lord Bedfort, après une pause.*) Avez-vous écrit?

BEDFORT.

Oui, sire.

CHARLES II, *prenant la sentence écrite. A lord Weston.*

Vous, lord chambellan, vous soumettrez aujourd'hui même cette sentence au parlement d'Angleterre, et si Dieu le veut, messieurs, dans quelques jours nous serons tous les trois juges de William Smith. (*A lord Bedfort.*) Dieu vous garde, mylord!

Il sort suivi de lord Weston.

SCENE XVII.

LORD BEDFORT, *puis* LUDLOW.

LORD BEDFORT, *courant rapidement ouvrir une porte à droite.*

Ludlow est-il de retour? (*L'apercevant.*) Ah! te voici! (*Il le prend par le bras et l'amène sur le devant de la scène.*) Écoute!

LUDLOW, *entrant superbement vêtu.*

Commence, toi, d'abord, par examiner ma tenue. Vois: col brodé... plumes... tes guinées m'ont porté bonheur; aussi j'en ai, des guinées, tiens! (*Il en tire de ses poches.*) Tiens! (*En heurtant du pied quelques-unes qui viennent de tomber à terre.*) On en a tant qu'on ne se donne pas la peine de se baisser pour en prendre. Vive la chance!

BEDFORT.

Oui, remercie la chance.... cette lettre que tu m'écrivis est entre les mains du roi.

LUDLOW.

Hein?

BEDFORT.

Elle a été trouvée chez le sonneur de Saint-Paul, que nous avons fait arrêter nous-mêmes, et qui n'est autre sans doute que le chasseur écossais que je croyais avoir tué. Cours vite à Windsor t'emparer de Marie... Mais non, non, tu arriveras trop tard: j'ai follement confié le lieu de sa retraite à lord Henri... Que faire?

LUDLOW.

Nous sommes perdus.

BEDFORT.

Pas encore... viens, suis-moi; j'a. bien des cho-

ses à te dire; viens! (*S'arrêtant au fond et avec réflexion.*) Va! Charles deux, dicte la sentence, fais dresser l'échafaud; tu ne tiens pas encore William Smith et le sonneur de Saint-Paul n'est pas sauvé!... tu ne sais pas, toi, roi d'Angleterre, que tu as nommé William Smith gouverneur de la Tour de Londres!..... Viens! suis-moi, Ludlow!

Au moment où ils vont pour sortir ils voient Albinus, soutenant John les yeux bandés, paraître sur le seuil de la porte de l'appartement de lord Henri avec les deux lieutenans qui les conduisent en prison.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIEME.

Une salle de la Tour de Londres au rez-de-chaussée. — Grande fenêtre au fond, qui est ouverte pendant toute la première partie de l'acte, et par laquelle on voit en face les fenêtres des appartemens du gouverneur; deux portes latérales à droite de l'acteur: la première conduit au dehors et dans les prisons, la plus éloignée dans les appartemens du gouverneur; à gauche, une porte latérale au fond; sur le premier plan l'entrée des caveaux de la Tour. Une lampe allumée est pendue au plafond.

SCENE PREMIERE.

LORD BEDFORT, SAMUEL, RICHARD.

Au lever du rideau Samuel et Richard sont en scène. Lord Bedfort entre par la porte du fond à gauche; il va mettre des papiers sur la table et aperçoit Richard.

LORD BEDFORT.

Approchez, Richard; qu'avez-vous à me dire?

RICHARD.

Que j'ai accompli vos ordres, mylord. Toutes vos lettres d'invitation sont remises, les salons sont décorés, et nous ferons allumer les lustres sitôt qu'il vous plaira.

BEDFORT.

Y a-t-il long-temps qu'il fait nuit?

RICHARD.

Une heure environ, mylord.

BEDFORT.

Attendez une heure encore. (*Richard fait un pas pour sortir.*) Et lady Bedfort?

RICHARD, *revenant.*

Elle est à sa toilette, toujours bien triste, bien souffrante.

BEDFORT, *à part.*

Elle a pourtant consenti à paraître au bal!... (*Haut.*) C'est bien, allez.

Richard s'incline et sort par la porte au fond à droite.

SAMUEL, *s'approchant.*

Mylord, les médecins de sa majesté viennent d'arriver à la Tour pour examiner le cadavre du sonneur de Saint-Paul, mort aujourd'hui.

LORD BEDFORT.

Je le sais, je les ai vus... Qu'as-tu appris à Windsor?

SAMUEL.

Rien de nouveau, mylord.

LORD BEDFORT.

Lord Henri?

SAMUEL.

Est toujours à la garnison de Windsor, où le retient son service.

LORD BEDFORT.

Et cette jeune fille?

SAMUEL.

Il la tient si bien cachée que je n'ai pu la voir.

LORD BEDFORT.

Tout était calme, tranquille à Windsor?

SAMUEL.

Parfaitement tranquille.

LORD BEDFORT, *à part.*

Sans doute il n'en est pas ainsi maintenant.

SAMUEL.

Mylord a-t-il des ordres à me donner?

LORD BEDFORT.

Oui. Qu'à trois heures de la nuit le corps du prisonnier soit emporté de la Tour et enterré dans les fossés à Tyburn.

SAMUEL.

C'est bien, mylord.

LORD BEDFORT.

Fais venir Albinus le médecin.

Samuel s'incline et sort par la porte à gauche au fond.

SCENE II.

LORD BEDFORT, ALBINUS.

LORD BEDFORT.

Voyons! que je mette tout cela bien en ordre. (*Il parcourt et range des papiers sur la table; à Albinus, qui entre en lui présentant un papier.*) Tenez, monsieur, voici la relation exacte de la maladie du sonneur de Saint-Paul, écrite d'après vos rapports, et les détails de sa mort; voyez.

ALBINUS, *après avoir lu.*

C'est bien cela.

BEDFORT.

Cet extrait mortuaire en forme de récit sera publié par nos gazettes; veuillez le signer.

ALBINUS.

Les médecins qui visitent en ce moment le cadavre n'attesteront-ils pas suffisamment la mort de John?

BEDFORT.

Oui; mais les détails qui l'ont précédée doivent être racontés et attestés par le gouverneur de la Tour et le médecin qui assistait le malade; voici ma signature. (*Il signe.*) Maintenant, la vôtre!

Albinus signe. On annonce lord Broghill, les médecins de sa majesté. Albinus se retire à gauche.

SCENE III.

LES MÊMES, LORD BROGHILL, *suivi de* DEUX AUTRES MÉDECINS, *entrant par le fond.*

LORD BEDFORT, *allant au-devant d'eux.*

Salut au savant lord Broghill.

BROGHILL.

Salut au gouverneur de la Tour. Nous venons, mylord, de constater la mort du sonneur de Saint-Paul, et d'acquérir en même temps la preuve de l'ignorante audace de ces médecins allemands, dont la réputation usurpée va recevoir enfin son juste salaire. (*Aux médecins.*) Ce matin le roi d'Angleterre, instruit de l'état désespérant du malade, me fit appeler; mais je lui répondis: Sire, le sonneur de Saint-Paul est condamné par moi depuis l'heure où il a subi la folle tentative d'Albinus; sire, quand le remède est impossible, la science le devient aussi. Et vous le savez, messieurs, quelques heures après le roi se repentait d'avoir confié ce grand coupable aux soins de ce jeune fou.

DEUXIÈME MÉDECIN.

Eh! que pouvait le roi? l'opération avait été faite avant l'arrestation.

BROGHILL, *souriant.*

Albinus était donc bien intéressé à ne pas laisser vivre cet homme.

ALBINUS, *s'avançant avec indignation.*

Mylord, vous m'accusez d'un assassinat!

BROGHILL, *surpris.*

Je ne vous savais pas ici, monsieur, et je suis prêt à rétracter mes dernières paroles; car je n'ai ni le droit ni le désir de suspecter votre loyauté; mais je suis lord Broghill, médecin particulier de sa majesté Charles II, et j'ai le droit de vous dire, monsieur, que votre inexpérience vous a permis d'entreprendre ce qu'un vrai talent vous aurait défendu d'oser.

ALBINUS.

Les nombreuses réussites de mon père m'avaient enhardi, mylord.

BROGHILL.

Les réussites de votre père ne sont que mensonges.

ALBINUS.

Mylord!

BROGHILL.

Tout homme savant doit refuser d'y croire; l'on ne peut rien, monsieur, sur l'organe de la vue.

ALBINUS.

Suivez-moi donc à Francfort, et là...

BROGHILL, *l'interrompant.*

Sans aller si loin, suivez-moi, monsieur, dans les prisons de la Tour, et je vous y montrerai le cadavre d'un homme que votre prétendue science vient de faire mourir.

ALBINUS.

Mais, mylord...

BEDFORT, *précipitamment.*

Assez, messieurs, de grâce. Dieu dispose avant nous de la vie des hommes; il y a des malheurs contre lesquels on ne peut rien. (*A lord Broghill.*) Mylord, aurai-je l'honneur de vous avoir cette nuit à mon bal?

BROGHILL.

Oui, mylord, j'ai reçu votre invitation.

BEDFORT.

Le roi d'Angleterre y sera.

BROGHILL.

Comment avez-vous pu l'y décider, lui, maintenant si triste, si occupé?

BEDFORT.

Je lui ai dit: Sire, demain commence le procès des traîtres, permettez qu'avant de se charger du triste soin de venger Charles Ier, la noblesse puisse encore une fois se réunir autour de vous et se réjouir d'avoir Charles II pour souverain.

BROGHILL.

Et c'est une bonne pensée, mylord. A cette nuit. (*Se retournant vers Albinus.*) Vous, jeune homme, croyez-moi, étudiez encore, et songez que la science ne vient qu'avec l'âge. (*A lord Bedfort.*) Au revoir, mylord.

Il sort accompagné des autres médecins.

SCENE IV.

ALBINUS, LORD BEDFORT.

ALBINUS, *éclatant.*

La science! mais où donc est la tienne, à toi, lord Broghill, médecin particulier du roi d'Angleterre, qui n'as pas même vu que le cadavre que l'on a mis sous tes yeux est mort depuis deux jours?

BEDFORT, *épouvanté.*

Silence!

ALBINUS, *continuant.*

Toi, lord Broghill, qui, suivant ou cherchant les marques d'une opération, ne t'es pas aperçu que je venais de les tracer sur le visage d'un mort!

BEDFORT.

Contenez-vous, de grâce.

ALBINUS.

Oh! c'est que j'ai tant souffert quand il insultait mon père! quand il semblait me dire, à moi, que mon ignorance avait causé la mort de John, et quand j'étais forcé de me taire en face du déshonneur! car dans notre profession, l'ignorance, c'est le déshonneur, mylord, c'est le déshonneur!

BEDFORT.

Mais, demain, quand la vérité sera connue, votre réputation dépassera toutes les autres et le roi d'Angleterre vous récompensera publiquement.

ALBINUS.

Oh! oui, demain, je serai vengé, et j'aurai le droit de marcher de front avec lord Broghill, car j'oserai demander au roi un titre de noblesse si je puis l'aider à trouver William Smith.

BEDFORT.

Nous le trouverons, Albinus, grâce à l'heureuse idée du roi.

ALBINUS.

Dieu le veuille!

BEDFORT.

Et sans cela, sans doute, il nous échappait. (*Regardant sur la table.*) Encore des lettres de nos espions qui nous apprennent qu'ils n'ont rien découvert; (*il ouvre une lettre*) pas même un soupçon, (*il jette la lettre, en ouvre une autre*) pas une trace, un indice... (*Il prend une troisième lettre.*) Je ne me trompe pas, cette lettre est à votre adresse.

ALBINUS, *surpris.*

A moi?

BEDFORT.

Voyez. Albinus, à la Tour de Londres. (*Avec bonté.*) Savez-vous, monsieur, que le gouverneur a le droit de décacheter les lettres adressées à la Tour?

ALBINUS, *avec indifférence.*

Ouvrez celle-ci, mylord, je ne suis d'aucune conspiration.

BEDFORT.

Non, monsieur, le service que vous m'aidez à rendre au roi vous fait aujourd'hui sujet fidèle, et ce serait vous offenser que de douter de vous; voici votre lettre.

ALBINUS, *la prenant.*

Comme il vous plaira, mylord.

BEDFORT.

A quelle heure, dites-moi, le sonneur de Saint-Paul devra-t-il être débarrassé de son bandeau?

ALBINUS.

A trois heures de la nuit, mylord, à trois heures.

BEDFORT.

A trois heures, soyez donc ici; j'aurai donné l'ordre à Samuel le geôlier de vous remettre les caveaux de la Tour.

Il en désigne l'entrée à gauche.

ALBINUS.

C'est bien, mylord. (*Il s'incline; à part, en sortant.*) Qui donc peut m'écrire?

LORD BEDFORT, *après l'avoir suivi des yeux.*

Tout va bien. (*Il court ouvrir une porte.*) Ah! Ludlow, à nous deux.

SCENE V.

LORD BEDFORT, LUDLOW.

LUDLOW, *entrant.*

A nous deux, en effet; j'ai bien besoin de savoir où nous en sommes.

BEDFORT.

Tu n'as rien deviné?

LUDLOW.

Rien; tu m'as chargé de conduire secrètement John l'aveugle dans les caveaux de la Tour, je l'ai fait; tu m'as commandé de dérober un cadavre à l'hospice Saint-James et de le coucher dans la prison de John, je l'ai fait aussi.

BEDFORT.

Et tu n'as rien appris?

LUDLOW.

J'ai seulement appris que le procès doit commencer demain, que tu donnes bal cette nuit, et je voudrais savoir où tout cela doit nous conduire.

BEDFORT.

Écoute-moi donc: la continuelle présence d'Albinus avait fait échouer toutes nos tentatives de meurtre, et John, étant à la veille de recouvrer la vue, était à la veille aussi de pouvoir me reconnaître, nous étions perdus sans ressources; et déjà je songeais à la fuite, quand il me vint une idée qui nous sauvera tous deux.

LUDLOW.

Laquelle?

BEDFORT.

Comme rien ne se pouvait faire sans qu'Albinus en fût instruit, je conçus le projet de le forcer à prendre aussi sa part dans la perte de John!

LUDLOW.

Et comment donc?

BEDFORT.

En le trompant: je lui ai fait croire que le roi d'Angleterre avait sagement prévu que la nouvelle du rétablissement de John éloignerait à jamais le faux William Smith, et qu'il voulait, pour endormir la prudence de ce coupable, que John passât pour mort, que sa mort fût publiquement et offi-

ciellement déclarée, afin que Smith, tranquille et rassuré, vînt demain s'asseoir confiant et calme parmi les nobles juges ; tandis que John, vivant, clairvoyant et caché, le désignerait à sa royale vengeance. Cette combinaison paraissait si logique et devoir si facilement justifier et délivrer John, qu'Albinus, abusé, l'accueillit avec joie, et, croyant toujours servir le roi d'Angleterre, il s'est hâté de défigurer le cadavre secrètement apporté par toi. Il a déclaré la mort du sonneur de Saint-Paul ; si bien qu'à cette heure le roi d'Angleterre, lady Bedfort, lord Henri, tout le monde enfin croit John mort, excepté trois hommes pourtant, nous deux et le médecin allemand.

LUDLOW.

C'est un de trop...

BEDFORT.

Aussi faut-il que celui-là se hâte de mourir.

LUDLOW.

J'allais te le dire... mais comment?

BEDFORT.

Arme-toi d'un pistolet, et va l'attendre au jardin de Kinsington.

LUDLOW.

A cette heure de la nuit... qui l'y enverra ?

BEDFORT.

Dans une heure il ira jusqu'à la statue de Henri VIII, c'est là qu'il faut le tuer.

LUDLOW.

Mais demain sa mort ..?

BEDFORT.

Tu laisseras l'arme à ses côtés, et demain l'on supposera facilement, et Henri tout le premier, qu'Albinus, honteux d'avoir échoué dans sa hasardeuse opération, se sera tué lui-même, et sa mort viendra confirmer encore celle de John.

LUDLOW.

En effet... et John ?

BEDFORT.

Les caveaux dans lesquels il est enfermé sont sourds, obscurs, et donnent sur la Tamise.

LUDLOW.

C'est vrai... Tu ne redoutes pas que Henri revienne cette nuit ?

BEDFORT.

Il n'oserait s'éloigner de Marie ! et, pour plus de sûreté, j'ai fait faire à Windsor une émeute qui doit donner trop d'occupation à la garnison pour que Henri puisse prendre la route de Londres.

LUDLOW.

Toutes tes mesures sont bien prises ; et pourquoi ce bal ?

BEDFORT.

Pour occuper le roi d'Angleterre ? j'ai cru prudent de tuer la réflexion.

LUDLOW.

Et maintenant que vas-tu faire?

BEDFORT, *voyant paraître Richard.*

Aller au bal, car on m'apporte ma pelisse et mon masque. (*Richard, qui portait la pelisse et le masque, aide Bedfort à s'affubler. Bedfort se rapproche de Ludlow, à demi-voix.*) Va, Ludlow... vite à Kinsington... Sans la mort d'Albinus... la nôtre sans doute...

LUDLOW, *allant vers la porte.*

Qu'il vienne à Kinsington et...

BEDFORT, *près de la sortie.*

Il ira... (*Il referme la porte sur Ludlow; revenant en scène en ajustant son costume.*) Et maintenant, William Smith, va gaiement faire ta cour au roi Charles II d'Angleterre.

Il sort au fond à droite; le domestique ferme la fenêtre, prend la lumière sur la table, et, se disposant à sortir par le fond, il rencontre Albinus qui entre par la porte du fond à gauche.

SCENE VI.

ALBINUS, RICHARD.

ALBINUS, *à Richard.*

Lord Bedfort n'est plus ici ?

RICHARD.

Non, monsieur, il est au bal.

ALBINUS.

Déjà !... je voulais lui parler...

RICHARD.

Vous accompagnerai-je dans les salons ?

ALBINUS.

Non, merci...

Le domestique sort avec la lumière : la rampe baisse.

SCENE VII.

ALBINUS, *puis* HENRI.

ALBINUS, *seul.*

Dans les salons, où je rencontrerais sans doute l'insolent lord Broghill... Pourtant, je voulais prier lord Bedfort de donner au geôlier Samuel l'ordre de me confier la clef des caveaux. J'ai tant besoin de voir John, maintenant que Henri m'a écrit cette lettre ! (*Il la tire de sa poitrine et lit.*) « Marie n'est » plus en sûreté à Windsor... je viens de la mettre sur la route de Londres; je ne puis l'accompagner. Vers deux heures de la nuit elle sera » près de la statue de Henri VIII, à l'extrémité » du jardin de Kinsington : allez à son aide... » Oh ! oui, j'irai; pauvre fille égarée ! Mais comment la protégerai-je... moi, qui suis étranger dans cette ville ? qui n'y ai ni parens ni amis, et qui connais à peine la route qui conduit à Kinsington?... (*Deux heures sonnent.*) Deux heures ! je dois répondre à Marie qui m'appelle...

Il va pour sortir par le fond ; lord Henry paraît pâle et défait par la première porte à droite.

SCENE VIII.

ALBINUS, HENRI.

ALBINUS.

Henri !

HENRI.

Ah ! je craignais de ne pas vous rencontrer...

ALBINUS.

J'allais partir...

HENRI.

Un instant, de grâce... Les furieux se sont révoltés à Windsor; l'on s'y livre bataille, et je me suis chargé d'en apporter la nouvelle au roi d'Angleterre... mais si j'ai quitté le combat pour arriver à Londres, c'est que je viens d'apprendre la mort de John... de mon père... C'est que je voulais l'embrasser, mon pauvre père, mort prisonnier, et l'on vient de me défendre l'entrée de la prison; en vain j'ai lutté, supplié, et je vous cherchais... car vous pouvez, vous, vous approcher d'un mort que vous venez d'ensevelir...Oh! pour dernier service, Albinus, faites-moi donc entrer près de mon pauvre père!...

ALBINUS, *à part.*

Que faire? il faut qu'il ignore encore...

HENRI, *surpris.*

Vous hésitez...

ALBINUS, *précipitamment.*

Deux heures viennent de sonner, mylord: vous savez bien que Marie m'attend à Kinsington...

Il va pour sortir.

HENRI, *l'arrêtant.*

Marie!... que je viens de laisser à Windsor...

ALBINUS.

Vous oubliez, mylord... votre lettre?

HENRI.

Quelle lettre?

ALBINUS, *la lui donnant.*

Cette lettre enfin, que vous m'avez écrite.

HENRI, *l'ouvrant précipitamment.*

Ma signature?... mais c'est une infâme imposture... cette lettre est un faux.

ALBINUS.

Un faux!...

HENRI.

Qui vous l'a remise?

ALBINUS.

Lord Bedfort.

HENRI.

Quand donc?

ALBINUS.

Oh! laissez-moi... laissez-moi me souvenir!.... Oui, l'on me trompait... une fausse lettre devait m'éloigner... Quel besoin a-t-on de mon absence?... Grand Dieu!... je n'ai pas vu Charles II, moi.... Bedfort m'a toujours entouré d'ombre et de mystère... Oh! quelle horrible trame se déroule devant moi!

HENRI.

Que dites-vous?

ALBINUS.

Je dis, mylord, que Dieu, qui vous envoie, nous sauve... je dis encore... oh!... mais vous ne pourriez pas le croire... Écoutez. Vous me demandiez à voir le cadavre de votre père? venez donc... Mais d'abord jurez-moi que, lorsque je lèverai le drap mortuaire, aucun signe ne trahira votre émotion.

HENRI, *surpris.*

Je le jure.

ALBINUS.

Et jurez qu'alors vous me conduirez à votre tour auprès du roi d'Angleterre.

HENRI.

Je le jure.

ALBINUS.

C'est bien!... Et maintenant, William Smith... il faut que Dieu vienne en aide à tes ennemis, car tes complices sont nombreux... Suivez-moi, lord Henri, suivez-moi!

Ils s'échappent tous deux par la première porte à droite. La seconde s'ouvre; lady Bedfort paraît accompagnée du roi.

SCENE IX.

CHARLES II, LADY BEDFORT.

CHARLES II, *tenant son masque à la main.*

Vous conviendrez, madame, que tout conspire contre moi: je jouais tout à l'heure aux échecs en buvant du Xérès, lorsqu'un message, m'annonçant qu'une révolte venait d'éclater à Windsor, m'a forcé d'interrompre une partie à demi gagnée: et je venais à peine de me joindre au plus délicieux quadrille, que vous m'en avez bien cruellement arraché.

LADY BEDFORT.

Il y a des heures, sire, où les rois se doivent à leurs sujets.

CHARLES II.

Oui; mais ces heures ne sont pas celles d'un bal.

LADY BEDFORT.

Cependant si c'est alors que les sujets souffrent.

CHARLES II, *avec intérêt.*

Vous souffrez?... oh! madame, Charles Stuart se doit à toute heure à lady Clary, son amie d'enfance... Que puis-je pour vous, dites, madame?

LADY BEDFORT.

Sire... un prisonnier vient de mourir à la tour de Londres.

CHARLES II.

Le sonneur de Saint-Paul.

LADY BEDFORT.

Oui, sire.

CHARLES II.

Malheureusement.

LADY BEDFORT.

Sire, s'il avait été conduit demain au tribunal, une voix se serait élevée pour sa défense, et cette voix, c'eût été mienne.

CHARLES II, *surpris.*

La vôtre... madame?

LADY BEDFORT.

S'il avait été condamné... je vous aurais crié: Grâce!... et maintenant qu'il est mort, je viens vous demander ce que l'on peut demander pour un mort; sire, je vous en prie à genoux .. pour lui la sépulture...

CHARLES II, *la relevant.*

Relevez-vous, madame, et dites-moi la cause du grand intérêt que vous inspirait cet homme.

LADY BEDFORT.

Pour vous l'apprendre, sire, je vais vous con-

fier à la fois mon honneur et la destinée de mon fils; mais vous serez généreux, vous... car vous avez souffert.... vous avez été proscrit aussi.... et vous avez trouvé des dévouemens que le temps ne vous a point fait oublier.

CHARLES II, *avec tristesse.*

Hélas!

LADY BEDFORT.

Tenez, sire, voici une lettre que j'écrivais, il y a dix-huit ans, au sonneur de Saint-Paul, et qu'il m'a fait remettre par Albinus, le médecin, le jour de son arrestation; lisez-la, sire, et vous y verrez jusqu'où peut aller le malheur, le courage, et peut-être aussi l'amour d'une femme.

CHARLES II, *ouvre la lettre avec étonnement et lit.*

« Une année s'est écoulée, et John n'est point » venu retrouver Clary. Que Dieu, qui nous a » donné un fils, conduise cette lettre. John, » l'absence ressemble à la mort. Clary... »

LADY BEDFORT.

Le reste fut écrit par mon père.

CHARLES II, *continuant.*

« La proscription me tuera... Venez épouser ma » fille et reconnaître votre fils; je ne peux lui » donner sur cette terre d'exil un protecteur plus » sûr que celui qui a si bien su la défendre, la » cacher, et nous sauver enfin tous deux de la fu- » reur de Cromwell. » (*Parlant.*) C'est par cet homme que lord Richmond fut sauvé?

LADY BEDFORT.

Oui, sire.

CHARLES II.

Et pourquoi John n'est-il pas allé vous retrouver?

LADY BEDFORT.

Parce qu'il avait été frappé du coup qui le rendit aveugle.

CHARLES II.

Dans un combat?

LADY BEDFORT.

Non, par William Smith, dont il avait découvert l'affreux secret en s'emparant du sauf-conduit qui nous sauva.

CHARLES II, *avec commisération.*

Le malheureux!

LADY BEDFORT, *l'observant.*

Vous êtes ému, sire.

CHARLES II.

Oui, son malheur me rappelle celui de la fille du fermier Pindrell, qui jadis vint tant de fois m'apporter la subsistance dans les bois où je me cachais en fugitif, et qui est morte plus tard pour avoir sauvé son prince. Pauvre Jane, mes bourreaux sont devenus les siens.

Il essuie une larme; trois heures sonnent.

LADY BEDFORT.

Trois heures! lord Bedfort a ordonné, sire, qu'à trois heures le corps du sonneur de Saint-Paul serait emporté.

CHARLES II, *montant la scène.*

Je vais donner contre-ordre, madame. (*Apercevant trois hommes qui passent.*) Qui va là?

SAMUEL.

Le roi! (*Il se découvre.*) Sire, c'est le geôlier Samuel qui conduit les porteurs dans les prisons de la Tour pour l'enlèvement du prisonnier mort.

CHARLES II.

Attendez mes ordres. (*Samuel et les porteurs se retirent. A Lady Bedfort.*) Vous, madame, rentrez dans les salons; que lord Bedfort ne puisse pas soupçonner que vous pleurez le malheureux John: comme à moi, vous ne pourriez lui en confier la cause... Allez, et je vous jure que vous serez satisfaite.

LADY BEDFORT, *lui embrassant la main.*

Soyez béni, roi d'Angleterre.

CHARLES II, *la conduisant.*

Je vous reverrai bientôt au bal... allez.

Elle sort.

SCENE X

CHARLES II, *plus tard* SAMUEL.

CHARLES II, *seul, avec réflexion.*

Aucun jugement n'a flétri cet homme, je ne dois voir en lui qu'une victime de son dévouement pour les amis de mon père... Où placerai-je sa tombe? Oh! je donnerais, moi, dix ans de ma vie pour avoir celle de Jane Pindrell dans les caveaux de mon palais (*Appelant.*) Holà! Samuel! (*Samuel paraît une lanterne à la main.*) Ouvre la porte de ce caveau!... (*Samuel prend la clef dans un trousseau et ouvre la porte.*) Laisse-moi cette lumière, et va-t'en. (*Samuel pose la lanterne sur la table et sort. Charles II suivant sa pensée.*) Oui, je veux lui désigner dans les caveaux de la Tour une place sur laquelle lady Bedfort et lord Henri pourront venir s'agenouiller secrètement. (*Allant prendre la lanterne.*) Comment expliquerai-je à lord Bedfort...? (*Il réfléchit.*) Le roi ne lui doit aucun compte...

JOHN, *dans les caveaux.*

Albinus! Albinus!..

CHARLES II, *surpris.*

Qui appelle?

SCENE XI.

CHARLES II, JOHN.

JOHN, *effaré, entre en scène.*

Albinus!... (*Apercevant le roi.*) Ah! c'est vous, enfin!

Il se jette dans ses bras.

CHARLES II, *à part.*

Quel est cet homme?

JOHN, *avec délire.*

Trois heures viennent de sonner à l'horloge de

la Tour, et vous n'arriviez pas. Je ne pouvais plus attendre ; mes mains ont involontairement arraché mon bandeau, et soudain j'ai distingué les objets... puis, par une meurtrière, j'ai vu le ciel tout parsemé d'étoiles... Alors, la joie, l'extase m'avaient anéanti, quand la lueur de cette porte ouverte m'a rendu la force, et je me suis élancé jusqu'ici pour vous crier : J'ai la vue... et la vue pour moi, c'est l'innocence, c'est la liberté.

CHARLES II, *sourdement.*

Trahison! trahison!

JOHN.

Trahison, dites-vous? cette voix...!

CHARLES II.

Silence... je ne suis pas Albinus.

JOHN, *surpris.*

Non !...

CHARLES II.

Qui t'a conduit dans ces caveaux ?... réponds...

JOHN.

Je ne sais... j'étais aveugle.

CHARLES II.

Ceux qui t'y ont conduit viennent de proclamer ta mort.

JOHN.

Ma mort!... l'on devait donc m'y tuer?

CHARLES II.

Oui! l'on devait t'y tuer.

JOHN.

Mais qui donc?... qui donc?...

CHARLES II.

Ceux qui redoutaient ta guérison!

JOHN, *éclatant.*

Ah!... William Smith est vivant...

CHARLES II, *précipitamment.*

Parle plus bas...

JOHN, *à demi-voix.*

Et vous venez me sauver, vous?

CHARLES II.

Non pas moi, mais l'amour d'une femme.

JOHN.

D'une femme?

CHARLES II.

Oui... de lady Clary Richmond.

JOHN.

Lady Clary?...

CHARLES II.

Qui m'a tout dit... tout confié.

JOHN.

A vous? Eh qui êtes-vous donc?

CHARLES II.

Je suis le roi d'Angleterre.

JOHN.

Charles II!

CHARLES II.

Oui, Charles II, que l'on trahissait ; car l'on m'a juré que tu étais mort, car l'on t'a rayé du nombre des vivans ; et pour mieux me tromper... on a couché un mort dans ton linceul.

JOHN.

Mais Albinus...?

CHARLES II.

Est complice ou victime.

JOHN.

Complice!... il m'eût tué, sire?

CHARLES II.

En effet... que penser?.. que résoudre?... Lord Bedfort a donc voulu sauver William Smith?... Il le connaît donc, lui?... O Charles I[er], mon père... la noblesse, qui t'a trahi, s'unit pour me trahir à mon tour... mais je déjouerai ses projets et je te vengerai d'elle!... (*A John.*) Écoute : si tu rencontrais William Smith, le reconnaîtrais-tu?

JOHN.

Les traits de celui par qui j'ai tant souffert sont gravés dans ma pensée. Sire, où peut-on le rencontrer?

CHARLES II, *le conduisant près de la fenêtre et l'ouvrant.*

Tiens! vois-tu cette fête?

On voit les fenêtres des appartemens brillamment éclairées.

JOHN, *avec enthousiasme.*

Oui, sire, oui, je la vois... (*Avec extase.*) Dieu! que c'est beau!

CHARLES II.

Toute la noblesse est réunie dans ces salons, et sans doute William Smith est un des invités.

JOHN.

Conduisez-moi!

CHARLES II, *l'arrêtant.*

Attends... Pour tromper tout le monde, il te faut un masque ; prends celui-ci... (*il lui donne son masque*) une pelisse ; prends la mienne. (*Il lui donne sa pelisse après l'avoir aidé à se masquer et s'affubler.*) Maintenant tu vas te mêler à tous les groupes.

La porte du fond s'ouvre rapidement ; lady Bedfort entre effarée.

SCENE XII.

LES MÊMES LADY BEDFORT.

LADY BEDFORT.

Sire, Albinus le médecin vous cherche... Sire, on vous a trompé, le sonneur de Saint-Paul est enfermé vivant dans les caveaux de la Tour.

CHARLES II.

Il n'y est plus, madame, (*il démasque rapidement John*) voyez!

LADY BEDFORT.

John!

Elle court dans ses bras.

JOHN.

Clary!

CLARY, *pleurant de joie.*

Vivant! vivant! Mais cette opération... Albinus!...

JOHN.

Albinus m'a rendu la vue, madame.

CLARY.

La vue?

JOHN.

Le retour de Clary ne devait-il pas être pour John la lumière et la vie?

CHARLES II, *les séparant.*

Tes ennemis vivent encore, et John doit se venger à cette heure. Maintenant que j'ai l'innocent, il

me faut le coupable: viens donc le chercher au bal.

JOHN.

Oui, sire, partons; car si je rencontrais mon fils, je ne saurais plus vous obéir, mon fils me ferait tout oublier... Oh! partons, partons.

CHARLES II, *l'entraînant.*

Viens donc...

JOHN.

Au bal!

CHARLES II.

A William Smith.

JOHN *et* CHARLES II, *ensemble.*

A William Smith.

Ils sortent en courant.

SCENE XIII.

LADY BEDFORT, *seule*, *avec délire.*

Sauvé, sauvé!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Une salle des appartemens du gouverneur de la Tour, ornée de lustres, de fleurs. Grandes portes ouvertes au fond su une seconde pièce, dans laquelle on voit de temps en temps passer des invités; porte latérale à droite et à gauche.

SCENE PREMIERE.

LORD HENRI, ALBINUS.

Au lever du rideau, Albinus, vêtu d'un domino, semble regarder dans le bal avec inquiétude. Lord Henri, vêtu comme dans l'acte précédent, entre furtivement par la droite, aperçoit Albinus et monte la scène vers lui.

LORD HENRI.

Eh bien!

ALBINUS, *surpris.*

Vous ici?

HENRI.

Oh! n'accusez pas mon imprudence.

ALBINUS.

Vous oubliez donc que, si lord Bedfort vous voyait... il pourrait tout soupçonner et prévenir le coupable qu'il a voulu défendre?

HENRI.

Je le sais; mais je n'y pouvais plus tenir... Un mot seulement sur mon père.

ALBINUS.

Rassurez-vous... ce n'était qu'un éblouissement. Le pauvre John, frappé subitement par l'éclat de ces mille lumières, se sentait défaillir; mais son œil, lentement accoutumé, peut les supporter maintenant. Lady Bedfort vient de l'emmener dans les salons... et moi je veille, puisque la présence du médecin doit affermir votre confiance à tous.

HENRI.

Dieu soit loué!.. tout-à-l'heure j'avais cru voir s'éloigner le roi, et je craignais...

ALBINUS.

Vous ne vous trompiez point, mylord. Le roi vient de partir pour éveiller ses gardes... il ne veut plus demander aide à cette noblesse qui l'a si indignement trahi, et veut préparer la prison lui-même. Sitôt que John rencontrera William Smith, il se hâtera de le désigner secrètement à lady Bedfort, qui le fera connaître au roi.

HENRI.

Et pendant ce temps, le duc frère du roi, qui vient de partir pour Kinsington... s'emparera sans doute de celui qui devait vous y assassiner?

ALBINUS.

Sans votre arrivée, cette nuit, mylord, j'allai partir.

HENRI.

Il y a une Providence, frère.

ALBINUS.

Oui... lorsque tout-à-l'heure le pauvre Joh m'embrassait en m'appelant son libérateur... lors que s'échappaient de ses yeux ranimés des larme d'attendrissement et de bonheur, en voyant mo œuvre accomplie... comme toi, je me disais auss frère: Il y a une Providence... et Marie?

HENRI.

Je viens de l'envoyer chercher à Windsor... main tenant que John est justifié... Marie n'a plus rie à redouter... Et miss Anna Weston?

ADBINUS.

Je viens de l'apercevoir dans le bal.

HENRI.

Le roi m'a promis de t'anoblir, frère, et tu sera bientôt l'époux de la fille du lord chambellan.

ALBINUS.

Que Dieu t'entende ami!

BEDFORT, *dans la coulisse.*

Non... mylord, je ne veux plus jouer.

ALBINUS.

Lord Bedfort! Il vient; éloignez-vous, mylord qu'il ne vous voie pas.

HENRI.

Vous! votre masque...

ALBINUS, *se masquant.*

Comptez sur ma prudence.

HENRI.

Et vous sur la mienne.

Il sort. Albinus monte la scène et se tient pour ainsi di caché. Lord Bedfort et lord Broghill passent au fo accompagnés de deux autres convives.

SCENE II.

LORD BEDFORT, LORD BROGHILL, DEUX INV TÉS; ALBINUS *au fond.*

LORD BEDFORT.

Non, mylord, vous avez trop beau jeu, j'ai perd

sans me défendre; mais je cherche Ludlow, un joueur infatigable, et je promets de vous l'envoyer.

BROGHILL.

A votre aise, mylord.

Il passe avec les autres. Lord Bedfort entre en scène. John, masqué, qui les suivait, est au fond à regarder lord Bedfort.

BEDFORT.

Leur jeu maudit m'empêche de songer, et je ne sais quelle incessante inquiétude me poursuit. Ludlow ne revient pas, et le jour paraît déjà; peut-être a-t-il craint de se montrer au bal? peut-être m'attend-il dans une des galeries? Voyons.

Il sort par la gauche. John descend rapidement vers la porte que lord Bedfort vient de refermer.

SCENE III.

JOHN, ALBINUS.

JOHN.

Où va-t-il? qui est-il?

ALBINUS, *qui a tout observé; à part et descendant la scène.*

John... c'est bien lui.

JOHN.

Oh! lady Clary, que n'étais-tu près de moi! (*Il va pour monter la scène et rencontre Albinus qui tient son masque à la main.*) Albinus! où conduit cette porte, dites?

ALBINUS.

Dans une galerie de la Tour.

JOHN.

Et sans doute cette galerie est une issue pour sortir de la Tour?

ALBINUS.

Non; pourquoi?

JOHN.

Pourquoi? parce que William Smith vient d'y entrer.

ALBINUS.

William Smith! cet homme qui vient d'ouvrir cette porte?

JOHN.

C'est William.

ALBINUS.

L'assassin!

JOHN.

Ne voyez-vous pas au tremblement de ma voix, à mon agitation, que John a rencontré William? Et maintenant je cours chercher lady Bedfort.

ALBINUS.

Attendez.

JOHN.

Il va revenir, je veux savoir son nom sans retard.

Il monte rapidement.

ALBINUS, *l'arrêtant au fond.*

Arrêtez.

JOHN, *surpris.*

Pourquoi donc?

ALBINUS.

Pourquoi? parce que lady Bedfort ne vous le nommerait pas.

JOHN.

Que dites-vous?

ALBINUS.

Vous ne pouvez le livrer au roi, cet homme... Attendez, et songez d'abord, songez que tous ceux qui portent son nom seraient proscrits et flétris.

JOHN.

Oui, la sentence est inexorable et formelle.

ALBINUS.

Mais ceux-là sont innocens.

JOHN.

Et Yorick! et Sara qu'il a fait mourir, étaient-ils donc coupables?... Sa famille! et qu'a-t-il fait de la mienne? Oh! mort à lui! mort aux siens.

ALBINUS.

Oh! ne blasphème pas ainsi.

JOHN.

Blasphémer! mais expliquez-vous donc!

ALBINUS.

Je veux dire que sa famille c'est la tienne

JOHN.

Grand Dieu!

ALBINUS.

Et que William Smith s'appelle aujourd'hui mylord comte de Bedfort.

JOHN.

Lord Bedford, c'est William Smith, William Smith, le père de Marie! lord Bedfort l'époux de Clary, et mon fils porte son nom? Oh! malheur! malheur!

ALBINUS.

Oh! ne perds pas courage, John; ne perds pas courage.

JOHN.

Mais que faire? que faire? j'ai juré au roi qu'il connaîtrait le coupable.

ALBINUS.

Mais lady Bedfort! mais ton fils!

JOHN.

Oh! je veux qu'elle ignore.

ALBINUS, *apercevant lady Bedfort.*

Grand Dieu!

LADY BEDFORT, *entrant par le fond.*

Ah! le voici... oui. (*A John.*) Eh bien! le coupable?

JOHN.

Je le cherche, madame.

LADY BEDFORT.

Mais bien des invités sont déjà partis.

JOHN, *vivement.*

J'ai vu passer tous ceux qui partaient, madame, et William Smith ne s'est pas encore offert à mon regard.

LADY BEDFORT.

Viens donc... dans les salons... dans les salles de jeu...

JOHN.

Non, madame, non... à l'heure où tout le monde est démasqué, l'étrangeté de nos masques semblait tout-à-l'heure fixer l'attention.

ALBINUS.

Et nous attirait, madame, des questions em-

barrassantes auxquelles nous avons dû nous soustraire... D'ici nous regardons sans être vus.

LADY BEDFORT.

Oui, il faut éviter tout soupçon... Mais je tremble que le meurtrier ne passe inaperçu... Chaque homme qui me parle, il me semble lui voir un signe de trahison sur le visage, et je te cherche à mes côtés pour te dire : John, est-ce celui-là ?

JOHN.

Il ne m'échappera pas... Mais voyez, la foule va venir vous trouver jusqu'ici.

LADY BEDFORT.

Oui, l'on me cherche; les invités viennent me faire leurs adieux... Regarde bien, John... William Smith va peut-être me tendre la main.

Elle monte la scène et reçoit les salutations de plusieurs invités dans le fond, puis elle rentre dans les salons.

JOHN.

Enfin, elle s'éloigne!... Albinus, allez... allez nommer au roi le coupable... qui, si Dieu le permet, ne sera ni jugé ni condamné.

ALBINUS.

Mais qu'espérez-vous donc?

JOHN.

Je ne sais... Mais j'ai, comme il y a dix-huit ans, mon amour, ma force et la vue pour défendre Clary!... Le sonneur de Saint-Paul est mort cette nuit dans les cachots de la Tour, et je suis John le chasseur, moi!... Comme autrefois, Clary est menacée... me voici près d'elle, et je suis sous le même toit que M. William Smith!... Où trouverai-je une arme?...

ALBINUS, *surpris.*

Une arme! qu'en voulez-vous faire?

JOHN, *le rassurant.*

Oh! je ne veux pas tuer; mais s'il fallait me défendre...

ALBINUS.

Oui... les assassins de lord Bedfort ont notre signalement, et je m'étais prudemment armé pour me défendre aussi, moi... Tenez!... (*Il tire un pistolet de sa ceinture.*) Prenez ce pistolet.

JOHN, *le prenant.*

Merci!

ALBINUS.

Moi, je pars à Witeball, et je pars avec confiance... Je ne sais si j'ai deviné votre pensée; mais je sais que l'amour paternel est capable de grandes choses, et je compte sur votre amour... Vous, comptez encore sur moi.

Il sort.

JOHN, *avec amour.*

Va, jeune homme... et que Dieu te rende tout le bien que tu m'as fait!... (*Il aperçoit lord Bedfort qui sort de la galerie.*) Cette porte s'ouvre... déjà lui!...

Il baisse son capuchon sur sa tête.

SCENE IV.

LORD BEDFORT, JOHN.

LORD BEDFORT, *sans le voir.*

Ludlow n'a pas reparu!... Que s'est-il donc passé?... Depuis long-temps je ne vois plus le roi d'Angleterre... et tout-à-l'heure il m'a semblé voir passer lord Henri... Oh! c'était une vision, sans doute... Allons, allons!... mon inquiétude est trop affreuse! je vais descendre à l'instant dans les caveaux de la Tour.

Il monte la scène pour sortir.

JOHN, *masqué, l'arrêtant.*

Deux mots, mylord!

BEDFORT, *surpris.*

Qui es-tu?

JOHN, *à demi-voix.*

Je viens de Kinsington..... de la part d'un homme que vous devez connaître.

BEDFORT.

Son nom?

JOHN, *à demi-voix.*

Il ne me l'a point dit.

BEDFORT.

Je ne te comprends pas.

JOHN, *désignant les portes du fond.*

Tant que les portes seront ouvertes, je ne puis, mylord, m'expliquer davantage... Cet homme m'a payé cher ma discrétion, et surtout ma prudence... J'ai juré de ne vous parler que quand les portes seraient bien closes.

BEDFORT, *à part.*

Si c'était un piége?... (*Il ferme les portes du fond.*) Maintenant, ôte ce masque... je n'aime pas les gens qui se cachent.

JOHN, *jetant son capuchon en arrière.*

Vous avez raison, mylord... et nous pouvons maintenant nous parler visage découvert.

Il se démasque.

BEDFORT, *reculant épouvanté.*

L'aveugle!

JOHN.

Pour la deuxième fois, mylord... vous ne m'avez pas tué, me voici...

BEDFORT, *à part.*

Qui l'a conduit ici? (*Cherchant à changer sa voix.*) Que dis-tu donc de mort?... à qui crois-tu parler?

JOHN.

A lord Bedfort.

BEDFORT.

Je ne suis pas lord Bedfort.

JOHN.

Tu es William Smith...

BEDFORT.

On t'a trompé.

JOHN.

Je t'ai reconnu.

BEDFORT.

Tu es aveugle.

JOHN.

Non, mylord, j'ai recouvré la vue.

BEDFORT.

Tu mens...

JOHN.

Et que faut-il donc faire pour te convaincre? faut-il te décrire l'émotion qui se peint sur ton visage?

BEDFORT.

C'est une fausse prévision.

JOHN.

Faut-il te dire la couleur de tes habits!

BEDFORT.

Tu l'as demandé d'avance.

JOHN.

Mais que faire, enfin?... faut-il donc monter à la muraille... en décrocher ainsi ton blason... et le briser sous mes pieds...

Il brise le blason qu'il a décroché.

BEDFORT, *furieux.*

Malheureux!...

JOHN, *avec calme.*

Crois-tu, mylord, que je suis encore aveugle?... Et maintenant écoute-moi : Tu as immolé Sara... tu as abandonné ta fille... et le ciel se venge en te perdant par elle.

BEDFORT.

Ma fille?

JOHN.

Oui, Marie, ta fille : tu n'avais pas même songé que l'épouse deviendrait mère... Mais je l'ai fait vivre, ta fille, et tu me l'as enlevée, toi, parce que le pain du pauvre l'avait faite fille du peuple... et sans elle, je ne t'eusse jamais rencontré, mylord... sans elle, je n'eusse jamais revu la lumière ni retrouvé mon fils, ni retrouvé lady Clary... ma femme bien-aimée...

BEDFORT.

Lady Clary!...

JOHN.

Tu as bien vite oublié que la femme de John, l'amie de Sara s'appelait Clary, et que la révolution avait cruellement confondu les races...

BEDFORT, *atterré.*

Toi... le père d'Henri!

JOHN.

Et remercies-en la destinée; car sans cela j'eusse attendu l'heure de ton supplice pour jouir de ma vengeance; mais ta sentence déshonorerait ceux qui portent le nom de Bedfort, et je ne veux pas qu'on te lise ta sentence, moi!

BEDFORT, *avec espoir.*

Tu as donc détruit toutes les preuves?

JOHN.

Non, je n'ai pu détruire cette fausse lettre que tu as donnée au comte d'Exeter et qu'il a remise au roi...

BEDFORT.

Le comte d'Exeter! quel est cet homme?

JOHN.

Albinus, que le roi vient de faire comte d'Exeter et de fiancer avec miss Anna Weston.

BEDFORT.

Albinus

JOHN.

Albinus est sauvé.... Albinus est le favori du roi d'Angleterre et de lord Weston, tes deux juges.

BEDFORT.

Et que m'apportes-tu donc, toi?

JOHN, *lui présentant un pistolet.*

Le suicide!

BEDFORT.

Le suicide... insensé!

JOHN.

Tu n'as plus qu'à mourir.

BEDFORT, *remontant la scène.*

Mourir... et la fuite?

JOHN, *lui barrant le passage.*

Tu ne sortiras pas!

BEDFORT.

Laisse-moi.

JOHN, *le couchant en joue.*

Tu ne sortiras pas.

BEDFORT.

Alors, j'attendrai l'échafaud pour y monter en perdant ton fils.

JOHN.

Et si je te tuais, moi, mylord?

BEDFORT.

Tu ne l'oseras pas, tu l'eusses déjà fait.

JOHN, *avec désespoir.*

Tu as raison, William Smith, je ne sais pas assassiner, moi.

BEDFORT.

Parce que tu comprends que qui tuerait William Smith mourrait aussi, n'est-ce pas?

JOHN.

Oh! ce n'est pas pour cela, mylord : je ne craindrais pas la mort pour sauver mon enfant; mais je ne peux commettre un meurtre quand Dieu m'a comblé de ses bienfaits...

BEDFORT.

Peux-tu me sauver?

JOHN.

Non, mylord.

BEDFORT.

J'attendrai le supplice.

JOHN.

Mais ton supplice, c'est le déshonneur de mon enfant!

BEDFORT.

Ma fuite seule peut l'y soustraire.

JOHN.

Va-t'en donc!

BEDFORT.

Arrière! laisse-moi passer. (*Il va pour sortir, on entend un roulement de tambour. S'arrêtant.*) Qu'est cela?

JOHN.

La fuite est impossible, la Tour est cernée.

BEDFORT, *épouvanté.*

Déjà?

JOHN.

Le suicide seul peut t'arracher au bourreau... tu hésites encore... Mais cette horrible sentence que tu as écrite sous la dictée du roi, tu l'as donc oubliée?... « Tous ceux qui seront convaincus de trahison sur la personne du roi Charles Ier seront traînés sur une claie au lieu de l'exécution. »

BEDFORT.

Silence!

JOHN.

Leur main droite sera coupée.

BEDFORT.

Tais-toi, tais-toi!

JOHN, *élevant la voix.*

Et brûlée devant eux.

BEDFORT, *chancelant.*

Mais cet homme ne se taira donc pas?

JOHN.

Leur tête sera coupée, mutilée!

VOIX, *au dehors.*

Ouvrez! ouvrez!

JOHN.

Entends-tu? le roi frappe à la porte.

BEDFORT.

Donne-moi donc cette arme.

JOHN, *lui donnant le pistolet.*

Enfin!

John l'entraîne et le fait sortir par la porte du fond, la referme avec précipitation; au même instant les deux autres portes sont brisées.

SCENE V.

JOHN, LADY BEDFORT, LORD HENRI, CHARLES II, LORD WESTON, SEIGNEURS *et* GARDES, *entrant des deux côtés.*

CHARLES II, *s'adressant à John.*

Lord Bedfort! où est-il? (*John ne répond pas.*) Où est-il? réponds!

John hésite toujours, on entend le bruit d'un pistolet.

JOHN.

Sire, William Smith vient de se tuer.

LADY BEDFORT.

William Smith! c'était lui!

CHARLES II.

Qui l'avait prévenu du danger?

JOHN.

Moi, sire.

CHARLES II.

Malheureux! tu paierais de ton sang...

LADY BEDFORT.

Grâce, majesté!

CHARLES II.

Silence, madame.

JOHN, *s'approchant du roi.*

Sire, autrefois j'ai sauvé lord Richmond, le ministre de votre père, qui avait dit à Cromwell: Prenez ma tête et conservez le roi. Aujourd'hui sa fille et son petit-fils allaient être déshonorés par l'inviolable sentence de William Smith... je n'ai pas voulu que les sujets fidèles fussent immolés par le supplice du plus lâche des ennemis; j'ai garanti leur honneur, j'ai sauvé mon fils, ma tâche est accomplie: maintenant, sire, vengez-vous, me voici!

Le roi le regarde avec intérêt et lui tend la main; John s'agenouille en l'embrassant.

CHARLES II, *tendant l'autre main à lady Bedfort.*

Pardonnez-moi, madame. (*A lord Weston.*) Lord Weston!

WESTON, *s'approchant.*

Sire?

CHARLES II.

Lord Bedfort vient de mourir; vous effacerez le nom d'un juge, William Smith s'est tué, vous effacerez celui d'un accusé. *(A lord Henri.)* Lord Henri, vous porterez désormais le nom du comte de Richmond, votre grand-père.

HENRI.

Merci, majesté, merci.

Le roi va parler bas à lord Weston.

JOHN, *pressant dans ses bras Clary et lord Henri, et à demi-voix.*

Clary, mon enfant, mon fils!

HENRI.

Mon père! mon père!

JOHN.

Et dites-moi, où est Marie?

HENRI, *précipitamment.*

Albinus, notre sauveur à tous, vient de courir au devant d'elle, ils sont sur la route de Windsor.

JOHN.

Oh! courons aussi, venez! conduisez moi, je ne puis l'attendre, Marie. Pauvre enfant que j'ai tant de fois réchauffée sur mon cœur, que j'ai sentie chaque jour vivre et grandir sous les doigts de l'aveugle! Elle a dix-huit ans, ma jeune compagne, et je ne l'ai pas encore vue... oh! venez! venez!

MARIE, *dans la coulisse.*

Mon père! mon père!

JOHN.

C'est sa voix.

ALBINUS, *ouvrant la porte du fond.*

Par ici!

Il pousse Marie dans les bras de John.

MARIE.

Mon père! oh! mon père!

Elle se jette à son cou.

FIN.

Je prie tous les artistes qui ont joué dans le *Sonneur de Saint-Paul* de vouloir bien agréer mes remerciemens; et j'en dois surtout à M. Adolphe Laferrière, parce qu'il a consenti à jouer Albinus le médecin, rôle dont il a su augmenter l'importance par l'observation de la vérité dans tous ses détails; et à M. Delaistre, qui, chargé d'un rôle ingrat et difficile, en a si habilement évité tous les écueils.

PARIS. — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, no 46, au Marais.

